

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS

HOMMAGE À HENRI NORMAND



N° 109
juin 2022

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

Ce numéro de *DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Miguel de Azambuja avec Joanne André, Éric Flame, Benoît Verdon, Marita Wasser.

SOMMAIRE

Présentation <i>Miguel de Azambuja</i>	5
Hommage à Henri Normand <i>Dominique Suchet</i>	6
Un nouveau retour à Freud ? <i>Henri Normand et Jean-Yves Tamet</i>	8
Henri Normand secret, ouvert <i>Michel Gribinski</i>	17
Hommage à Henri <i>Laurence Kahn</i>	19
Henri <i>Valéry Laurand</i>	21
Henri Normand aux sources de l'Achéron <i>Kostas Nassikas</i>	25
Henri Normand, témoignage <i>Jacques Lansac-Fatte</i>	28
Hommage à Henri Normand <i>Jean-Baptiste Roux</i>	32
Hommage à Henri Normand <i>Marc Delorme</i>	34
Henri Conscience <i>Jean-Philippe Dubois</i>	36
Merci Henri <i>Marita Wasser</i>	38
Lettre à Henri Normand <i>Éric Jaïs</i>	39
Hommage <i>Paul Martino</i>	40
Hommage <i>Marianne Baudin</i>	40
Non, deux noms !! <i>Hervé Rehby</i>	41
<i>So long, Henri Brigitte Hüe-Pillette</i>	43
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉ ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF	45

Henri

Miguel de Azambuja

On ne sait pas, on ne saura jamais le dire avec des mots, encore moins lorsque la mort s'en mêle et on essaie, on s'épuise à essayer, même si on ne saura jamais le dire avec des mots. Je lisais un article sur le deuil où on parlait des tableaux de Morandi et leurs couleurs suaves, ces natures mortes qui reviennent sans cesse, les mêmes et différentes, comme si on essayait de les capturer et elles s'échappaient à chaque fois, Ithaque n'est jamais là où on la cherche, variations autour d'un objet à jamais perdu. Et pourtant, lorsqu'on le convoque, avec les couleurs, avec les images, avec les mots, on a l'impression qu'il s'en approche, même qu'il participe à notre conversation, mystères de la perte.

Et je me suis dit que c'était peut-être ça que pouvait offrir une institution, un lieu (*Documents & Débats*) où l'on puisse jouer quelques-unes de ces variations, que l'on puisse revenir sur nos pas et penser à Henri, à notre relation avec lui, et en dire quelques mots. Différentes voix qui viendront enrichir, peut-être modifier notre propre portrait d'Henri. Et j'ai envie de croire que ces différentes voix qui sont venues jusqu'ici apporter leur témoignage nous aident aussi, sous la forme d'un rite institutionnel qui prenne la forme d'un numéro d'hommage, à figurer ce difficile travail d'élaboration du deuil qui je crois est en fait interminable.

Et nous nous retrouvons donc ici, et nous nous croisons et nous faisons signe, chacun avec « son » Henri, chacun avec ses mots, ses gestes, ses émotions, pour aller les déposer dans un lieu où les mots se tissent et se détissent, et tout est pareil et tout a changé, et je le connais un peu plus, je le connais un peu moins, et c'est bien ainsi.

Je l'avais rencontré dans « La classe », c'est ainsi que les « anciens » appelaient le groupe d'accueil. Avec Lucile Durrmeyer, ils étaient les hôtes de cette maison qui venait de nous ouvrir les portes. Je me souviens de quelques-unes de ses remarques, concernant la pratique de l'analyse en particulier, où il laissait transparaître cette qualité rare évoquée dans plusieurs des contributions : un certain type de liberté dans sa manière d'intervenir. Mais notre relation a trouvé un autre ton lors des réunions du Comité de rédaction de *penser/rêver* auxquelles j'ai eu la chance de participer peu de temps après mon arrivée à l'APF. (Peu de temps dans la singulière lecture temporelle de l'APF, cela veut dire quelques années.) Ces réunions m'ont beaucoup marqué. Elles avaient lieu dans un climat de liberté justement, de discussion franche, de pensée et de rires. Henri était sérieux au travail, avec les idées claires et une certaine audace dans la pensée. Mais il était surtout chaleureux, accueillant. Et cela me renvoie à nouveau au groupe d'accueil, et je pense à l'hospitalité, cette qualité si importante pour la culture grecque qu'il aimait tant et pour un étranger comme moi.

Je pense maintenant, et je reviens à *penser/rêver*, à ce pollen proposé par Henri (pollen était le nom d'une des sections de la revue, où il s'agissait de textes courts, associatifs, l'idée étant de prendre une idée au vol, cheminer un peu avec elle, en écrire quelques mots), évoqué par Jean-Baptiste Roux quelques lignes plus loin : *Pain grec : un éloge de l'infantile*. Pour des raisons intimes, ce texte m'avait beaucoup touché et j'avais dit un mot à Henri après une des réunions, marchant dans la rue de Turenne. On ne s'est pas dit grande-chose, mais il y a eu une sorte de connivence, un point où nos mélancolies se touchaient. Henri finissait son pollen en faisant probablement allusion à lui-même : « un enfant très intéressé par l'intime, l'origine et les friandises ».

Hommage Henri Normand

Dominique Suchet

Ta disparition, cher Henri, est brutale et plonge nombre d'entre nous dans une immense tristesse et il me revient aujourd'hui, au nom du Conseil d'administration de l'APF et de ses membres, de dire à ta famille, à tes amis, à tes proches l'hommage ému de notre Association. Tu en as été un membre actif, titulaire dès les années 80 et tu fus un formateur engagé. Mais c'est aussi l'amie, la camarade de route, qui parle.

Ta présence à l'APF fut forte, continue et exigeante et l'éloignement de la retraite ne l'a pas affaiblie, tant la force de ta passion pour l'analyse a marqué plusieurs générations d'analystes à Bordeaux et à Paris.

Tu témoignais d'une passion pour l'analyse ou plutôt pour l'exigence de la pensée analytique, celle qui donne un sens au-delà des emprisonnements sociaux, des contraintes du corps, des entraves idéologiques. Sans cesse tu les mettais en question, c'est-à-dire que tu te laissais questionner par chacun de ces assujétissements pour y déceler la force vitale du désir et la libérer. Sans craindre de te laisser roussir par le feu de la passion, c'est sans doute ce contact avec la passion de l'analyse et dans l'analyse que transmettaient ta présence et ta parole.

C'est ainsi que tu as participé activement à la vie de l'Association dont tu fus le Vice-président dans le Conseil présidé par Pierre Fédida (1988-1990) et dans le Conseil présidé par Michel Gribinski (1997-1999), sans lâcher ta propre recherche scientifique. Tu en fus membre honoraire en 2013.

L'exigence c'était de ne rien laisser hors de la critique sévère de la réflexion. Ainsi au moment de prendre ta retraite tu n'as pas eu peur du mot. Tu m'as écrit : « le mot retraite convient, à condition de l'entendre comme un moment de la vie en retraitement, c'est-à-dire comme un heureux moment où il est utile et agréable de retraiter sa vie, de la penser, d'en revisiter le souvenir et la mémoire. Heureux temps. Et puis, le retraitement s'applique aussi à l'analyse en tant que telle : poursuivre, évidemment mais autrement qu'à partir des patients son questionnement et ses actualités, ses mises à jour transférentielles ».

Nous avons été, j'ai été, très sensibles à ta façon insistante et continue de traquer les pouvoirs délétères de la répétition, ceux de la force mortifère des pièges de la nostalgie infantile. Les titres de tes écrits en disent le cheminement ; et ton ouvrage *Les amours d'une mère* en porte l'idée la plus forte, celle qui nous confronte au fait que toute notre vie nous restons des enfants douloureux pour penser ce qui ne nous lâche pas, notre détresse originaire.

Une recherche, presque une traque donc. Tu es allé intensément explorer les solutions que l'humain se donne pour s'émanciper de sa condition. Que ce soient les interrogations posées par l'évolution de la culture et des conduites sociales, que ce soit en questionnant le conformisme, le mépris, les mouvements sociétaux d'expression de la sexualité, du désir d'enfant et que ce soit aussi en explorant les solutions religieuses ou de croyance, toujours la question sera celle d'une recherche des lignes de résistance au progrès de la vie de l'esprit. Et je retrouve là l'attention portée à la ligne de la résistance dans et de l'analyse dont a parlé Georges Favez avec qui tu as rencontré l'analyse. Fidélité ? sans doute, la fidélité a été aussi une des richesses de te rencontrer.

Fidèle à l'héritage freudien en portant l'interrogation de l'analyse dans l'intimité de nos choix de vie, comme aimer sa famille, être analyste bien sûr ou vivre en Province par exemple. Je garde le souvenir de notre première rencontre. Tu étais venu à Lyon, nous t'avions invité pour échanger sur une préoccupation partagée, être en province et en même temps s'investir dans cette Association psychanalytique de France très parisienne. Faire ce choix – parce que disais-tu, c'est un choix – n'est qu'une forme possible donnée aux transferts. Paris, les voyages, le déplacement, deviennent des lieux imaginaires et mythiques du perfectionnement, de l'achèvement de quelque

chose qui a débuté laborieusement ailleurs et autrefois. Quelque chose de non résolu qui se transporte dans l'Institution et y cherche son traitement. Avec la provincialité quelque chose de l'analyse se trouve mobilisé, détermine la manière d'être analyste et de tenter de le rester.

Je m'aperçois que je parle surtout de la passion qui émanait de ta pensée. Elle embrassait la pratique de l'analyse et de la cure mais aussi toute la vie, famille, amis, intérêts rien n'échappe à cette passion. La passion c'est ce à quoi tu étais sensible dans les rencontres. Et là je retrouve ce que tu pouvais dire de Victor Smirnoff avec qui tu as travaillé avec des mots qui vont pour toi : passion de l'APF, de l'histoire de l'APF, de la transmission et de l'analyse, de cette histoire, passion de la pratique, de la technique mais aussi passion tout simplement, à développer la vie...

Fidélité et passion, amour de la vie, n'est-ce pas ce qui t'a conduit à cet engagement dans la rédaction de la revue de Michel Gribinski *penser/rêver*. Nous nous y sommes retrouvés, avec Edmundo Gómez Mango et Nathalie Zaltzman eux aussi déjà partis, avec Miguel de Azambuja qui appréciait ton côté « clair » celui qui laisse avec élégance les nuages un peu à l'écart. Nous rentrions après les réunions de rédaction, à pied dans Paris et tu déchiffrais inlassable, le tympan de Notre-Dame.

Et plus que tout c'est sans doute ta conviction pour la transmission de l'analyse qui faisait de ta présence à l'APF un repère. Ta parole, ta présence, cher Henri ne s'éteignent pas avec la mort. Nous allons continuer de te lire, de te retrouver dans la vie de notre Association en se souvenant de ce que tu disais, que parler avec d'autres, c'est en fait continuer de se former c'est continuer de transmettre la passion de l'analyse que nous partagions, que nous partageons.

Nous sommes aujourd'hui un peu plus seuls, nous partageons la peine de tes proches et avons une pensée particulière pour Claire notre collègue mais nous savons, en ce jour, ce que l'APF te doit.

Adieu et merci, Henri.

Un nouveau retour à Freud ?

Henri Normand & Jean-Yves Tamet

Printemps 2020. Des circonstances imposent brutalement à notre mode de vie des changements drastiques jamais connus à ce jour par notre génération : modifications de l'exercice professionnel et isolement pénible en sont les effets immédiats. Face à l'adversité Henri accueille alors avec une grande disponibilité mes commentaires inquiets, il est présent et répond, atténuant les effets corrosifs du désarroi. Puis nos propos s'infléchissent au décours de courriers croisés. Un petit recueil, au tirage modeste, est réalisé depuis ces échanges. À la relecture, ces lettres semblent bien dérisoires face à la perte d'un ami cher et d'un collègue estimé mais elles disent que la vie est constituée aussi de petits moments arrachés aux douleurs imprévues : ses proches et les amis qui connaissaient ces ultimes lignes m'ont assuré qu'elles méritaient une place parmi les hommages qui lui seront rendus.



« Une amusante anecdote relative à un prêtre et à un agent d'assurances nous montre ce qui arriverait. Cet agent d'assurances, un mécréant, est gravement malade, sa famille obtient de lui qu'il fasse venir un saint homme, capable de le convertir avant qu'il ne meure. L'entretien entre ce prêtre et le mourant dure très longtemps et tous ceux qui attendent hors de la chambre sont pleins d'espoir. Enfin la porte s'ouvre. Le mécréant ne s'est pas converti, mais le prêtre a contracté une assurance. »

Sigmund Freud, *L'amour de transfert.*

« S'il n'y avait pas de chemin de fer pour surmonter les distances, l'enfant n'aurait jamais quitté sa ville natale, on n'aurait pas besoin de téléphone pour entendre sa voix. »

Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*

À L.,

Mon cher ami,

Figure-toi qu'une panne soudaine a rendu impossible toutes nos communications avec nos computers. Un virus informatique sournois a bloqué tous les mouvements et c'est pour cela que je t'écris sur papier, avec mon bon stylo Lamy que je n'avais pas rangé, fort heureusement, et pour lequel il me restait encore quelques cartouches d'encre noire. Cette attaque brutale, nous la craignons depuis quelque temps, elle est donc là et, heureusement, les services postaux n'ont pas été supprimés comme il en avait été question dans les années passées.

Ici, dans notre bonne ville de L., tout est sens dessus dessous ! Mes divers correspondants ne sont plus joignables et toute ma clientèle, ou presque, est aux abonnés « absents ». L'expression est désuète car nous avons toujours connu des abonnés « présents », ce n'est pas comme nos grands-parents qui n'arrivaient jamais à joindre quelqu'un quand le téléphone s'est répandu dans les années soixante avec des encombrements de ligne qui bloquaient les transmissions.

Comme tu le sais mon travail, mes conférences, mon blog sont largement suivis et ma clientèle s'est largement développée depuis que mes nombreuses prestations sur le web, mes divers travaux sont appréciés et commentés. Ces derniers temps, j'ai de nouveaux appels venant de patients de pays étrangers et j'ai de la peine à répondre à toutes ces demandes à tel point que j'ai envisagé de recevoir des patients en simultané, sur deux écrans. Il me semble qu'il y a là une vraie innovation que nous permet la technique ; je peux tout à fait partager mon écoute, ainsi cela me rappellera les repas familiaux quand je tentais de parler à tour de rôle, avec chacun de mes enfants. Je reprendrai à coup sûr cette excellente innovation quand l'informatique sera guérie de ce foutu virus.

Pour l'instant, je te sou mets ce qui m'est arrivé ! Sans écran, pas de travail ! Alors j'ai écrit aux rares patients de ma bonne ville en leur proposant de venir me voir ! Étonnante et féconde idée dont je ne peux que me féliciter : j'ai aménagé, dans la chambre d'amis qui n'est plus utilisée depuis si longtemps, car je discute avec mes amis par écran interposé, une sorte de bureau avec deux fauteuils et j'ai gardé le divan.

Bon, voilà comme cela se passe : les patients arrivent, sonnent, certains sont en avance, d'autres en retard, certains veulent aller aux toilettes, un comble ! Bon, je les fais entrer et là, surprise, si le fauteuil semble convenir pour les uns, en fait une minorité, pour d'autres ils s'allongent sur le divan. Quel n'a pas été alors mon étonnement, certains se déchaussent !

Je découvre alors des choses inouïes ! D'abord figure-toi que ces hommes et ces femmes ont une odeur et oui, je ne saurai dire laquelle car chacun a la sienne qui marque sa présence ! Et puis, selon les jours, ils sont habillés différemment. Quand ils s'installent sur le divan, ils changent de position, tantôt en chien de fusil, tantôt à plat, certains demeurent complètement immobiles. Parfois la tension est insoutenable, ils pleurent abondamment, reniflent, se lèvent, vont chercher un mouchoir puis s'installent de nouveau ; parfois le silence surgit et dure longtemps, une fois il a même duré toute la séance, tu te rends compte ! Quelle affaire !

Bon mais il me faut te dire aussi que pendant ce temps, je suis troublé et oui, mon esprit vagabonde et je le découvre primesautier, je pense à des choses plutôt légères et là, je suis obligé de ne pas tout te dire : je songe à ce que je vais manger à midi ou faire le soir mais ce n'est pas le plus grave ! Ce qui me gêne c'est quand je vois ma vie, mes émois qui m'apparaissent bien pires que ceux que me racontent les patients : alors j'ai honte et heureusement qu'ils ne me voient pas car je suis dans le malaise au bord des pleurs. Mais j'ai vraiment peur qu'ils ne le perçoivent ! Bon, à toi mon ami, je peux le dire, il y a des femmes, enfin une, surtout, qui m'a touché et dont je garde précieusement le souvenir du parfum, son élégance qui ont produit en moi des sentiments troubles, tu comprends j'espère ?

Après quand c'est l'heure de clore, ils se lèvent, prennent leur vêtement et me paient : j'avais perdu l'habitude car d'ordinaire ils me faisaient des virements automatiques ou bien c'étaient les assurances qui payaient

directement mais là hésitation, certains me donnent du cash, oui du cash ! D'autres ont ressorti leur carte bancaire mais je n'ai plus de sabot pour les prendre et, tiens-toi bien, j'ai vu refleurir des chèques !! Un air de nostalgie, un rien fané, flotte alors !

Je suis vraiment troublé par cette nouvelle pratique qui, après deux mois, modifie complètement mon opinion ; figure-toi que je suis moins fatigué à la fin des journées mais plus ému, plus soucieux et parfois plus joyeux même ! Comme cela est étrange ! Il y a des séances lourdes et d'autres plus légères comme si l'esprit s'envolait ! Il faut décidément que j'aie en parler à quelqu'un car je me souviens avoir lu quelque part que cette pratique avait déjà eu lieu avec des psychanalystes, les ancêtres de nos neurothérapeutes actuels.

J'avais envie de te faire part de cette découverte mais comment vais-je faire quand ce foutu virus sera parti ? J'en frissonne déjà mais bon, comme tu es de bons conseils, je t'écrirai d'ici là.

Au revoir mon cher ami et si tu retrouves des textes anciens sur ces pratiques tombées en désuétude, n'hésite pas à me les envoyer,

Ton ami.

B. le...

Mon cher ami,

Je réponds avec un peu de retard à ton courrier. De fait, la poste fonctionne correctement à B. : heureusement pour nous, nous n'avons pas eu la panne informatique soudaine que vous avez connu à L. Malgré tout, le virus est là, menaçant mais j'ai de bons anti-virus. Lire ta lettre m'a soumis à rude épreuve. J'ai commencé par penser que tu perdais la tête. Toi, d'habitude si organisé, si prudent, te voilà lancé dans je ne sais quelle aventure.

Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ! Deviens-tu complètement fou ? T'exposer de cette manière, en chair et en os, quand les machines nous font faire un formidable bond en avant, nous permettant d'échapper à nos turpitudes pour pouvoir enfin sainement écouter nos patients, sans qu'ils aient à se déranger, sans qu'ils aient à nous déranger, en les libérant d'une dépendance que d'aucuns nommaient autrefois le transfert, pouvant analyser en toute quiétude et en toute objectivité ! Mais enfin, regarde les choses en face : ressaisis-toi, une bonne fois pour toutes. En ayant installé l'autre à bonne distance de nous, libérés enfin des contradictions de l'humain, du sexuel, et bien plus encore des encombrements et complications de la sexualité infantile, sans compter la mise au rancart de nombre de conceptions vieillottes, dont celle du transfert qui nous embarrassait tant.

La psychanalyse moderne, après tant d'années d'obscurantisme, d'immobilisme et de répétitions est tout de même formidable ! Tu reviens à l'ancienne méthode dont on parlait beaucoup au siècle dernier, et à laquelle était déjà donné un nom que nous avons conservé : celui de psychanalyse. Tu sais bien qu'on l'enseigne dans les instituts de formation, au chapitre de l'histoire du mouvement, sous le nom de « psychanalyse primaire » (certains préfèrent « psychanalyse originaire ») en faisant référence justement à la sexualité infantile, au transfert.

Tes « fredaines » ont eu au moins le mérite de me faire mesurer l'heureuse évolution de cette vieille méthode depuis son invention jusqu'à nos jours ; nous en sommes maintenant à la « psychanalyse tertiaire » (bien nommée post-œdipienne), une psychanalyse enfin libérée et compréhensive. Le monde progresse. Reste au goût du monde d'aujourd'hui mon vieux... Tu es en pleine régression, et pire : il semblerait que tu te proposes toi-même comme objet de régression à tes patients. Quelle vulgarité !

Vraiment tu m'inquiètes. Je n'ai pas l'impression que tu aies pris l'exacte mesure que cette nouvelle analyse installe une dissymétrie entre patient et analyste, alors qu'on nous a appris le contraire ! Ah, non ! Réfléchis un moment. N'oublie pas le progrès : on le trouve d'ailleurs dans tant d'autres domaines. Tiens, par exemple dans celui de la sexualité qui permet à celui qui est mécontent de son sexe d'en changer, de le déterminer

lui-même. Voilà la vraie liberté, le respect de l'humain, l'ouverture, l'avenir. Oui, je sais, quelques excès se signalent ici ou là. Ce ne sont que des incidents de parcours... Le chemin du progrès est long et difficile : nous en avons si souvent parlé ensemble.

Pense encore à ce qui permet, pour ne prendre que cet exemple, à une femme seule d'avoir un enfant où et comment elle le veut. Enfin, ne rêve pas et garde avec tes patients la distance sociale qui nous libère de la mise en présence des corps pour pratiquer l'analyse ! Tout de même, il y pour moi un hic : tu me connais assez pour savoir combien ta missive a pu piquer ma curiosité.

J'ai bien envie d'expérimenter par moi-même, ne serait-ce que pour te montrer ton erreur, mais je tergiverse pour conserver mes actuelles pratiques !

Par-dessus tout, comment présenter l'affaire à mes patients, déjà engagés dans la modernisation, tellement heureux de pouvoir faire leurs séances dans les lieux de leur choix et moi, du mien. Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire.

Je te tiendrai au courant, mais d'ici là peut-être pourrions-nous lire ou relire quelques pages de ce Freud, du début de l'autre siècle. Je proposerai volontiers cet ouvrage chargé de poussière dans ma bibliothèque, au titre intrigant aujourd'hui. Il semble contenir une série de conférences et d'articles, nommé *La technique psychanalytique*. Quelques titres sont évocateurs, si je me souviens bien, par exemple « La dynamique du transfert », ou autres conseils au médecin sur le traitement analytique,

Allons, cher ami, reprends tes esprits... !

À L.,

Mon cher ami,

Ta lettre me pose plus d'énigmes qu'elle n'en résout comme tu t'en doutes ! En particulier quand, ébahi, je découvre que tu as une bibliothèque ! Toi qui me parles de modernité tu as conservé cette habitude de garder chez toi des livres (et leur poussière !) sur des rayonnages ! Tu m'épates mais je me souviens que tu avais un faible pour ton grand-père qui fut un érudit et un collectionneur d'ouvrages, ceci explique cela... enfin je dis cela en suivant la manière ancienne de penser la transmission entre les humains qui voulait que, de père en fils des pensées se glissent, défiant les lois de la génétique. Tu te souviens ce que l'on nous apprenait alors, « le surmoi culturel » !?

Ah, un autre point de détail : quand tu parles de mes « fredaines » n'es-tu pas en douce en train de faire un jeu de mots à l'ancienne ? Figure-toi que j'ai lu « Freudaines » ! Mais je n'ai pas osé croire que tu tomberais, toi le moderne à tout crin, dans cet archaïsme du maniement des mots ! Bon passons, encore le grand-père qui se manifeste là en douce !

Je suis content de voir que tu apprécies tout ce qui fut réalisé dans le choix du sexe, des enfants et songe que bientôt une femme qui a choisi de devenir homme va accoucher car elle avait, fort opportunément, conservé son utérus et que d'autres femmes, âgées de 60 ans, peuvent encore être enceintes ! Qui aurait pu penser une telle nouveauté il y a 40 ans encore quand ils vivaient tous confinés comme des taupes !

Progrès encore que ces crèches où les enfants ont une puce sous leur peau afin qu'on sache tout le temps où ils sont, où on vérifie leur poids, leurs mouvements et où sont enregistrés tous leurs mots ! Bientôt, mais la technique est en recherche, ces données seront visualisées et ainsi on verra leur mimique et leur fréquentation. Finis les traumatismes précoces, un signalement sera effectué en temps réel avant même qu'un drame ne survienne provoqué par un pédophile en liberté.

Comme tu le vois, tu m'as secoué mais j'ai de nouveau confiance dans tout ce que notre génération a produit comme aménagements résolument nouveaux. Je me souviens que nous apprenions qu'il fallait étudier les

« traces mnésiques » ! La barbe ! il fallait attendre des plombes, voire des lustres (je te rappelle que ton grand-père t'a appris qu'un lustre c'est 5 ans...) avant de connaître les effets d'un acte et là, grâce à la puce, tout s'éclaire en peu de temps.

Bon, mais curieusement énumérer ces avancées ne chasse pas pour autant le malaise dont je t'ai déjà parlé : pas plus tard qu'hier, ma fille m'a emprunté mon stylo et a pris des feuilles de papier et a écrit sans me montrer ce qu'elle faisait, tu te rends compte ? Elle a 17 ans d'accord, mais quand même, elle pourrait me faire lire ces feuilles ! De plus, subrepticement, elle est allée à la cave chercher dans des cartons des livres, tu sais lesquels ? Les mots pour le dire d'une certaine Marie Cardinale, L'amour des commencements d'un Pontalis soudain revenu dans la lumière et Les Illuminations de Rimbaud... j'en suis catastrophé alors que je lui ai conseillé d'excellents livres de neurologie expérimentale et de thérapeutique psychique par l'électricité et la chirurgie ! Je suis sûr que ton grand-père, pour lequel j'ai du respect comme tu le sais, avait ces ouvrages sur ses rayonnages poussiéreux !

Mais il y a pire ! Cette patiente dont je t'ai rapidement parlé, et bien j'y pense le jour mais surtout elle hante mes nuits ! Comment quitter une telle pensée obsédante ? Figure-toi qu'elle aime un jeune homme qui ne la regarde pas ; elle fait des études de philosophie (tu sais cette discipline qui étudie des textes anciens) mais, comme il semble timide, elle me raconte tous les efforts qu'elle déploie pour qu'il la regarde. Rien n'y fait, elle commence à avoir des vertiges, des pâleurs suspectes et même des moments d'égarement. Comme j'aimerais l'aider... excuse-moi j'avais écrit « l'aimer » ! Je suis allé discrètement regarder dans la correspondance de Freud à Fliess pour comprendre (l'ouvrage était dans ma cave...) il y parle « d'angoisse virginale, d'angoisse des prudes et de l'abstinence forcée et même de l'angoisse due au coïtus interruptus » ! J'espère que ma fille ne l'a pas lu !

Je reviens troublé de cette lecture et toi, que dis-tu de ton voyage dans La technique psychanalytique ?

Comme tu le vois ce maudit virus me fait découvrir des choses du passé qui me limitent dans mon avancée vers la modernité mais ce sont elles qui me font aussi aller dans ma cave !

Amitiés mon cher.

À B.,

Mon cher ami,

Tu ne seras pas surpris d'apprendre que finalement ma curiosité l'a emporté, seulement voilà : je me suis trouvé très embarrassé. Il me manquait auprès de mes patients la tienne justification d'un virus infectant les machines pour leur demander de se déplacer. Dépourvu de raisons valables à leurs yeux sinon celle de ma propre curiosité, j'ai cependant franchi le pas avec quelques-uns. J'ai commencé par m'adresser à certains en leur proposant donc de venir me rencontrer, en personne.

Ce ne fut pas simple : se déplacer venait contrecarrer nombre de leurs projets. Ils s'étaient habitués à ce confort qui leur permettait de glisser leurs séances dans leur quotidien, sans le moindre dérangement. J'ai reçu des reproches, violents, des menaces à propos du temps perdu dans le métro, le RER, et les trains pour les provinciaux. (De fait, j'introduisais un énorme changement chez les provinciaux, à tous points de vue, y compris financier). Sortir de chez soi pour aller ailleurs et rencontrer l'autre apparaissait à beaucoup comme une contrainte.

À vrai dire pour moi aussi, ce qui m'a véritablement alerté. J'ai dû repenser mes propres déplacements, m'organiser tout autrement et mettre en place un emploi du temps précis, en réinvestissant mon bureau où je commence donc maintenant à recevoir ceux qui ont accepté cette contrainte. Je crois qu'ils ont pensé à leur tour que je devenais complètement fou et incohérent de les frustrer de cette manière mais étonnamment, je me dois de reconnaître que sur mon insistance suggestive (peut-être contestable : je te rappelle pour mémoire que

la suggestion fait partie des temps préhistoriques de la psychanalyse), je les ai encouragés à poursuivre ainsi. Ils sont finalement venus puis revenus et maintenant ne souhaitent en aucun cas revenir à la méthode modernisée. Peut-être se sentent-ils plus à l'aise pour s'abandonner à ce qu'en d'autres temps on nommait mouvements régressifs ? Ce serait actuellement mon point de vue.

C'est si vrai qu'à terme je pense bien faire venir à mon cabinet l'ensemble de mes patients pour en terminer avec les séances-machines, mais comment m'y prendre avec ceux qui engagés à travers les *computers* résistent ! Ma curiosité (et mes lectures, on s'en reparlera) me conduit à une position bien embarrassée puisque je me trouve, je l'espère provisoirement, entre deux modalités d'exercice : l'une sans déplacement, l'autre avec déplacement. « Déplacement », ce mot n'a cessé de me préoccuper jusqu'à finir par résonner dans ma mémoire d'ancien analyste en formation.

C'était bien avant que l'autre attaque virale, biologique cette fois-ci (tu sais bien, le coronavirus) ne vienne transformer notre paysage analytique en conduisant bon nombre d'entre nous à poursuivre leurs séances avec les *computers* sans même prendre la mesure qu'à leur tour les *computers* pouvaient faire l'objet d'une atteinte virale, certes d'une autre nature. Nous nous y sommes d'ailleurs tous mis sans penser aux conséquences : c'était la solution de facilité, mais pas seulement en France. Il suffit de lire des extraits d'anciens journaux de l'API, voire de la SPP et pire encore de l'APF. Jusqu'à ce que l'incident à L. t'entraîne à faire tes fredaines (j'ai apprécié que tu réagisses à ce mot). C'est alors qu'en laissant cheminer mes souvenirs (mes traces mnésiques dirais-tu, c'est-à-dire les traces de notre formation) le mot déplacement a pris subitement toute son ampleur : comme toi, je suis provincial et nous avons tous les deux entrepris notre formation à Paris. Tout comme moi, tu as dû mesurer l'ampleur de ces déplacements que nous nous imposions dans nos emplois du temps déjà chargés, dans ce qu'il n'est pas interdit de nommer un déplacement hebdomadaire d'un lieu dans un autre ?

Déplacement qui s'est trouvé subsumé dans un mot qui s'est inscrit dans notre quotidien, celui de transfert. Oui transfert : tu as bien lu, comme une nécessité qui s'est progressivement intériorisée dans nos analyses. Et me voilà donc ramené au conseil que je te donnais l'autre jour : celui de te plonger dans la lecture de *La technique psychanalytique* où cette question du déplacement-transfert est omniprésente. J'en suis là aujourd'hui, toujours écartelé entre ces deux modalités d'exercice, avec ou sans déplacement, avec ou sans transfert (je suis surpris par ce que j'écris) entre une analyse sur place, chez moi (autre étrange proposition : une analyse chez moi), et une analyse qui ne se déroule pas chez moi, mais au téléphone. Mais quel point commun entre « moi » vivant et animé et un téléphone inerte.

Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Suis-moi bien encore. Je sais que j'exige beaucoup de ton attention mais c'est si important. Ce simple constat moi-téléphone qui se voudrait d'équivalence et qui ne l'est pas, conforte ma décision. Je « rentre » chez moi pour travailler. Comment avons-nous pu, pendant le temps d'infestation par le coronavirus (t'en souvient-il ? c'était dans les années 2020), en si peu de temps modifier radicalement les modalités des cures en donnant priorité aux machines, en laissant « moi » s'engouffrer dans le fil téléphonique ! Je ne peux pas ne pas penser qu'il existait là une zone de fragilité chez les analystes (personnelle à chacun, ou, pire, relevant d'une défaillance et d'un laisser aller dans la formation) si prompts dans ces jours sombres à mettre à l'écart le moi, le corps et les pulsions au bénéfice de l'intellectuel.

Comment cet exercice a-t-il pu être maintenu bien après la fin de l'épisode viral, le précédent. Mais, coquin de sort : voilà une nouvelle infection virale dans ta ville qui sévit, d'une autre nature, en atteignant cette fois-ci les machines. Les virus auraient-ils de l'humour ?

Après avoir attaqué l'analyse en modifiant radicalement sa pratique, ils attaquent aujourd'hui les machines comme s'ils nous rappelaient à l'ordre. Eh, les humains, vous perdez le nord !

Amitiés cher.

À L.,

Mon cher ami,

Depuis le temps que tu m'y invites je suis allé chercher dans ma cave ce livre qui avait dû appartenir à mon père ou à un de ses amis et qui porte le titre de *La technique psychanalytique*, paru en 1904, et j'ai lu le chapitre consacré au début du traitement. Je suis tombé des nues car, avec des mots simples et une perspicacité rare à cette époque où, pêle-mêle, le dernier ours suisse mourait, où la France rompait ses relations diplomatiques avec le Saint-Siège et où les attentats en Russie étaient quotidiens, un Viennois se penchait avec passion sur des formes de la maladie psychique. J'oubliais, Frédéric Mistral obtenait le prix Nobel de littérature et Alain-Fournier écrivait *Le Grand Meaulnes*.

Tiens-toi bien il nous parle de technique en évoquant d'emblée des règles qui ne peuvent être énoncées au regard de la diversité des constellations psychiques et que nombre de facteurs s'opposent à « une mécanisation de la technique ». Cela devrait nous parler au moment où ce virus déglingue tout notre bel agencement et où on se retrouve de devoir innover et d'inventer en revenant à des gestes passés qui ont déjà fait leurs preuves ! Puis il poursuit et écrit qu'« une méthode généralement défectueuse aboutit au résultat désiré » ! Alors là je suis séduit car je retrouve le charme inventif de l'approximation, celui qui fait qu'à partir d'une note « mal jouée » le jazzman poursuit son chœur et se lance dans une improvisation. Lors d'un concert resté célèbre à Antibes-Juan-les-Pins, au temps jadis le 29 juillet 1964 vers 23 heures, un criquet au volume sonore exceptionnel fut remarqué par Ella Fitzgerald qui entama avec lui un dialogue resté dans toutes les mémoires : de cet artefact, elle en fit musique ! Or je remarque que nos machines et nos computers ne nous laissent aucune possibilité d'invention ! Nous sommes rivés à nos protocoles, assujettis à la notion étroite de cadre, pris par des exigences diverses qui brident notre inventivité.

Tu te rends compte, il prône « un traitement d'essai » qui modestement laisse place à l'incertitude, à une appréciation et permet d'atténuer d'éventuelles erreurs. Quand je pense avec quelle arrogance parfois nous invitons nos patients à suivre des thérapies neuro-développementales, des cures de désintoxication psychique sans penser qu'elles pourraient aussi nuire ! Cette approche prudente est rare de nos jours, voire déconseillée car signant un malaise du médecin ou son incompétence.

Plus loin il recommande que « le thérapeute et le patient doivent être chacun exempt de familiarité ? » ; est-ce à dire qu'il existe une tentation de rapprochement ? En fait ce qu'il rappelle fait partie des principes du serment d'Hippocrate qui régissait la pratique des médecins avant que l'Agence Européenne de la Santé n'établisse ses propres règles. Pauvres de nous... que sommes-nous devenus, des pantins manipulés par des sigles, des bureaucraties.

Mais ce que j'ai le plus apprécié est ce qu'il dit du temps, de la lenteur avec laquelle un patient entre dans le traitement, comment il le refuse et pourtant veut changer, et comment il faut beaucoup de doigté et de confiance en soi pour tenir bon face à toutes les manœuvres qui mettent en péril l'aventure thérapeutique. « La névrose est une jeune fille venue de loin » est une belle énigme pour présenter notre tâche à accomplir. Je comprends mieux pourquoi afin de faire taire ces hésitations nous avons peu à peu codifié les traitements au point de faire signer des contrats qui engagent financièrement le patient. Nous avons perdu et abandonné la complexité du phénomène qui lie avec ambivalence l'humain à ses objets d'amour. Pauvres de nous et naturellement quand je te dis cela je pense à cette jeune fille qui m'a troublé si fort.

Figure-toi que j'ai retrouvé chez un personnage d'un film très ancien *Ma nuit chez Maud* une telle manifestation de gêne et d'évitement face au désir et au sentiment amoureux. Le personnage masculin, engoncé dans des principes, veut contrôler sa passion et en face de lui les deux femmes lui offrent des styles différents de réponse face au désordre amoureux. Et dire que nous avons perdu toute référence à la littérature, au cinéma et aux arts dans notre discipline.

Mon cher ami, bénie soit cette maladie informatique dont il va désormais falloir guérir ! Là réside le problème... je crains de ne pouvoir reprendre le téléphone ou la vidéo avec mes patients... ce qui m'embarrasse le plus c'est comment vais-je l'annoncer aux collègues ? J'aurai besoin de ton aide encore...

Avec mon amitié.

À B.,

Mon cher ami,

Voilà où j'en suis désormais : retour à la méthode ancienne. C'est fait. Je te le disais l'autre jour : de fait à B. nous n'avons pas eu de panne comme vous avez connu à L. D'ailleurs où en êtes-vous à ce propos ? C'est donc de ma seule décision et, tu le sais, au début à reculons, que j'ai abandonné cette analyse soi-disant libérée pour revenir à l'ancienne méthode dont tu fais l'apologie dans ta dernière lettre. Elle fut plus simple à mettre en place que je ne le pensais : plus de machines à brancher, plus de nécessité de réseau, de vérification du fonctionnement. Rien de tout cela : simplement un divan, un fauteuil, mon bureau, calme, une durée de séance constante et régulière en nombre. À ce propos, trois séances me paraissent le bon nombre hebdomadaire. Il m'a fallu audace et ténacité, et une forme de renoncement à la facilité crois-moi, pour maintenir fermement une telle proposition. Et même si je voulais revenir en arrière, mon « moi » ne pourrait traiter dans un fil téléphonique pas plus que je ne peux imaginer le patient transiter dans ce même fil dont je n'écouterai que les mots. J'entends bien rester désormais soumis à l'ancienne méthode qui attribue toute sa place à l'ensemble des organes des sens, tant ceux du patient que des miens, qui eux ne sont pas un fantasme : ils deviennent progressivement des outils de pensée donc de travail, tout comme le corps considéré dans sa totalité.

Voilà comment j'opère, certainement comme toi. Mais figure-toi que je me suis souvenu (c'est un des avantages du grand âge) que j'entrais à l'APF un peu avant l'épidémie de coronavirus des années 2020 et que la méthode enseignée à l'Institut de formation était celle que Freud propose dans les écrits techniques (par exemple dans *Conseils aux médecins*). Le patient sonne : je lui ouvre la porte et déjà première surprise. Je suis face à un humain en chair et en os, que je peux identifier physiquement. Je lui demande de quitter son manteau ; c'est-à-dire de se déshabiller (prends le temps de te laisser aller à imaginer ce mot...) et de s'allonger sur le divan. Tu sais la suite : dites ce qui vous vient ! C'est tellement différent de l'écoute téléphonique ! Le corps du patient est étendu là, devant moi, sur le divan : il bouge, s'anime, se tourne, se retourne, ou reste totalement immobile tel une momie. Et je passe sur les odeurs, et aussi sur ce fait que certains se relèvent, se recouchent. J'ai vu des patients pleurer, j'ai vu des patients abrégé leur séance, partir en claquant la porte, j'ai vu des patients quitter le divan et se mettre debout...

En même temps j'entendais leurs mots surgir des profondeurs de leur corps chargés d'émois, des mots qui pouvaient prendre un sens sexuel sans que le patient en prenne lui-même l'exacte mesure. Je sais bien que tu vas me croire, puisque tu m'en parlais dès ta première lettre, celle qui m'avait paru tellement incongrue. Et ces séances qui mêlent mots et corps me troublent. Je me surprénais l'autre jour à te dire que je suis chez moi, vivant animé, moi animé du fait de leur présence par tant et tant de mouvements intérieurs (que je ne me connaissais pas), de pensées inattendues, de tensions multiples et variées. Il m'est même arrivé de m'endormir ! Puis vient la fin de la séance, 45 minutes après le début. À ce moment, le patient se relève, me regarde ou non, me paye en cash de manière plus ou moins décontractée (c'est étonnant de voir le comportement vis-à-vis de l'argent : certains l'ont préparé, d'autres vont chercher au fond de leur poche, de leur sac, vidant même quelquefois le contenu de leur sac sur le divan (tout le contenu est étalé d'un coup souvent même après une séance silencieuse)).

C'est incroyable, mais quel enseignement (!) quand d'autres en demeurent à vouloir constituer une ardoise qu'ils me paieront par virement bancaire à la fin du mois, ce que désormais je refuse. Tu l'auras compris : je vais de surprise en surprise, toujours renouvelée, si loin de la monotonie de l'écoute par l'intermédiaire des

machines. Tout cela est d'une richesse inouïe. Et je retrouve à la fois une certaine jeunesse et à la fois une fraîcheur qui m'évoque celle que nous pouvions ressentir lors de la transmission opérée par nos formateurs, que nous avons tant aimée. Et ceci qui ne manque pas d'être troublant : eux-mêmes avaient d'une certaine manière, dans des temps qui nous avaient précédés, renouvelé « l'analyse freudienne », non pas face aux machines mais face à une certaine conception et à une certaine pratique de l'analyse qu'ils contestaient.

Devrions-nous, mon cher ami, envisager dès lors un nouveau retour à Freud ?

Henri Normand secret, ouvert

Michel Gribinski

Henri avait écrit un court texte, un « Varia », dans le numéro 28 de la *Nouvelle revue de psychanalyse* (1983) intitulé *Liens* – précisément. C'était une étude singulière, originale, sur l'érotisation par l'analyste de sa propre fatigue dans certaines fins de journée. Le texte se concluait ainsi : « La mise au travail de la sexualité repose l'analyste de toutes les tentations idéalisantes. » La sexualité dit la réalité. Est la réalité.

Les tentations idéalisantes ne manquent pas pour saluer l'ami disparu : je m'autorise de la fin de son article pour traduire un poème de Cummings qui « met au travail » la sexualité (qui n'a pas du tout l'air d'être un travail) en pensant que sa lecture aurait réjoui Henri. J'imagine aussi une personnification de la psychanalyse (ici : « elle ») et qu'Henri (« il ») dialogue avec elle – disons en fin de journée, dans la fatigue des dernières séances de la journée :

puis-je frôler dit-il
(je vais crier dit-elle
juste une fois dit-il)
c'est plaisant dit-elle
(puis-je toucher dit-il
comment a-t-elle dit
beaucoup a-t-il dit)
pourquoi pas dit-elle
(allons-y dit-il
pas trop loin dit-elle
qu'est-ce qui est trop loin dit-il
c'est là où tu es dit-elle)
puis-je rester dit-il
(dans quel sens a-t-elle dit
comme ça a-t-il dit
si tu embrasses dit-elle
puis-je bouger a-t-il dit
est-ce l'amour dit-elle)
si tu veux dit-il
(mais tu me tues dit-elle
mais c'est la vie dit-il)
[...].

Je ne poursuis pas : la fin du poème prêterait à malentendu (déjà que le début...)

Ces lignes, chacun en connaît le ressort : les courants de nos nombreuses amours se rejoignent, n'en font qu'un. Certaines de ces amours se donnent simplement comme, pour Henri, l'amour de la lecture ; le retrait ; une solitude peuplée, un goût de l'éloignement, de la discrétion, du secret ; un autre, très profond aussi, de l'amitié. Un objet aimé se refusait pourtant : l'écriture. C'est elle, l'écriture, qui aurait pu rétorquer à : « Qu'est-ce qui est trop loin ? » un énigmatique : « C'est là où tu es. » D'ailleurs c'était une drôle d'histoire, un étonnement renouvelé. Quand Henri était membre du Comité de rédaction de *penser/rêver*, il avait un sens immédiat, absolu de l'écriture des textes des autres – les auteurs de la revue – et il savait d'instinct où se cachait l'erreur de construction et, ce qui n'est pas la même chose, le défaut de la phrase, toujours bienvenu : comme on dit le défaut de la cuirasse. Quand c'était lui qui écrivait, ça se déroba.

Cela ne l'a pas empêché d'aller au bout et au fond de son livre sur *Les Amours d'une mère* – une mère, ou trois en une :

« Cette femme, ces femmes, on ne sait plus, m'ont touché. À cause d'abord de la souffrance des fils, ou plutôt *du* fils, celui de la *Dolorosa*, qui n'arrive à rien avec cette mère-là, et n'en obtient rien. C'est ainsi : le fils souffre, mais c'est la mère qui – pour cette raison ? – me touche. Ensuite me touche l'erreur des fils qui construisent une illusion en instituant une mère glorieuse : elle les met à l'abri de toute déception. La *Mater Gloriosa* ne m'émeut guère, mais ses fils, oui, et leur illusion. Quant à la mère plus proche, l'amoureuse, ici tirée de la nouvelle de Zweig, je me retrouve, je crois bien, en elle, et dans l'homme qui l'a tenue dans ses bras, plusieurs fois, sans la reconnaître, et dans leur fils mort. Tout d'un coup, c'est moi qui suis trois... »

Henri me précédait à l'APF, de peu mais, déjà, il faisait partie à mes yeux du Nouveau monde que j'y avais découvert. Je me disais en le voyant que l'analyse est une passion calme. Nous avons fait connaissance. Un été de la fin des années 1970, on s'est rencontré par hasard dans les rues de Chamonix, on a fait une marche en montagne, avec Marie-France et les trois enfants. Nous étions un peu devant, Henri et moi, nous nous sommes parlé. Il venait de finir son analyse avec Georges Favez – elle avait duré six ans. J'étais impressionné : six ans ! Connaissant Favez, j'imaginai une analyse directe, carrée, freudienne, sans de ces détours qui reculent l'objet que l'on veut saisir – tandis que je ne savais pas que j'étais parti pour tant d'années labyrinthiques.

Henri a refusé d'être président de l'APF, mais il avait accepté d'être vice-président sous la présidence de Pierre Fédida et plus tard dans mon Conseil. J'avais une confiance complète dans son jugement sur les questions institutionnelles, moins sur les personnes : il voulait souvent sauver des gens, candidats aux différentes étapes du parcours – et auxquels je ne trouvais pas d'intérêt. Aline Petitier, l'autre vice-président, notre grande amie, était à l'unisson et je me suis appuyé sur eux du plus que j'ai pu.

Plus tard, là c'était l'hiver, Henri et moi sommes allés à Vilnius, où les psychanalystes d'Europe de l'Ouest, sous prétexte de formation, exportaient sans retenue leurs problèmes. Un mètre de neige cachait le dénuement des rues et des idées – et de nos vues sur cette épreuve bizarre : porter la bonne parole freudienne. Henri, casquette de tweed, le cou emmitouflé dans une écharpe et son allure d'espion dans un film anglais sophistiqué : les Lituaniennes, blondes, incroyablement élégantes (elles taillaient leurs propres vêtements sur des patrons de grandes maisons), se retournaient sur lui et elles aussi auraient pu s'introduire comme lui, en secret, dans le poème de Cummings.

À la fin, on réclame une trêve, un arrêt, que les amis cessent de disparaître, avec leur densité, leur tenue, leur clarté. On s'accorde un intermède, un peu de la vie d'avant, chaleureuse, silencieuse et *fair-play*, à l'image d'Henri Normand.

Hommage à Henri

Laurence Kahn

Je remercie Éric Jaïs qui, dans l'impossibilité où je me trouvais de venir à Bordeaux, a bien voulu lire cet hommage.

Cher Henri, je veux m'adresser, une fois encore, directement à toi, qui fus un interlocuteur constamment présent dans mon parcours. C'est par la voix d'Éric et avec l'amical accord de Claire que je te dis ces quelques mots d'adieu.

Les souvenirs affluent, les drôles, les tristes, ceux qui scandent ma jeunesse à l'APF, ceux qui marquent déjà notre vieillissement. Il y a deux ans tu m'écrivais : « Quant à moi, je découvre l'âge qui vient. Oui, je découvre, et c'est très surprenant et nouveau. De nouvelles questions s'imposent et paradoxalement, j'aime cette forme d'inattendu, voire encore et toujours d'inconnu... »

Tu devenais sociétaire de l'APF à peu près à la date où je commençais ma formation. Cet écart d'une génération a perduré, qui me fit parfois me tourner vers toi quand il fallait trouver des repères dans une association agitée. Car tu ne lâchais rien, jamais, sur l'éthique de l'analyse, depuis ta réflexion sur l'institution nourrie de ton amitié profonde avec Pierre Fédida jusqu'au pamphlet épistolaire, écrit de conserve avec Jean-Yves Tamet, par temps de Covid.

J'ai bien ri en découvrant votre nostalgie du « bon vieux temps » – celui des divans, bureaux et bibliothèques – jusqu'au moment où le tableau de notre désenchantement me fit rire jaune.

L'ironie mordante de ta description du « progrès », de la « vraie liberté », du « respect de l'humain » – quand l'analyste a oublié ce que « transfert » veut dire et que son « moi-téléphone » lui interdit de sortir de chez lui – ... ton ironie n'avait d'égal que l'inquiétude générée par ce nouveau « retour à Freud », après qu'une attaque virale des *computers* ait empêché les nouveautés introduites lors de l'attaque virale du Corona.

Drôles et tristes, oui, les souvenirs qui affluent : je me revoie les jambes flageolantes, arpentant les rues avoisinant la rue Huguier, torturée par l'idée qu'il allait falloir que je te vouvoie puisque tu examinais ma candidature au titulariat. De quelles ressources dispose le déplacement inconscient ! Et où va se loger le surmoi ! Et de passer dix fois, vingt fois devant la vitrine d'un grand caviste, me répétant que décidément Bordeaux était la ville des grands vins.

Et puis tu m'as ouvert la porte, le regard vif, chaleureux, accueillant, me laissant déplier mon cheminement qui à cette époque se tendait entre le dénouement inexorable de la maladie de mon père et ce qui, dans ma démarche analytique, m'apparaissait comme l'ultime étape de ma séparation d'avec les études anciennes. Et tu as souri avec une sorte de fermeté dans le regard : de sorte que je m'aperçus de l'énormité de la conjugaison de ces pertes. Et tu as souri encore en me glissant qu'heureusement je n'en finirais pas comme ça avec le temps de mes origines.

Ne savais-je pas à qui je parlais ? Entre le lieu préhistorique de l'enfant cannibale et l'histoire porteuse de ce « quelque chose d'avant » qui a trait à la vie sexuelle des père et mère, tu as exploré sans relâche le chantier du narcissisme et de l'identification primaire. Tu as poussé au plus loin tes lectures de la tradition, entrecroisant ta connaissance du texte vétéro-testamentaire et l'interprétation des Évangiles. Tu me faisais découvrir deux courants originaires là où je n'en voyais qu'un. Et tu soulignais ce que révèle la place de Marie, adolescente

et vierge et le rôle de cette fille devenue mère immaculée dans la fabrique des idéaux, y compris dans leur fonction mortifère.

Là comme dans d'autres domaines, là surtout, tu m'as vraiment tout appris, solidement, précisément. Je me souviens d'une circulation en voiture dans Bordeaux. C'était une fin d'après-midi, il y avait sur la ville cette douce lumière de l'Atlantique. Tu m'as montré le quartier des Chartrons. Tu m'as fait regarder attentivement les mascarons, témoins aussi magnifiques que terribles de la traite négrière. Tu m'as emmenée jusqu'à l'ancienne base des sous-marins allemands. Et dans le décours de la promenade – oui, c'était il y a vraiment longtemps, la base n'était nullement aménagée –, je découvrais la profondeur de ton intérêt pour les récits et ton attention portée à leurs fonctions fondatrices.

L'Institution, dans son sens le plus large, te passionnait. Tu prenais des risques, tu appelais les choses par leur nom. Ce faisant, tu pouvais être un camarade fort turbulent. Je ne suis pas prête d'oublier la rébellion du Comité de formation, sous ta houlette, lors de ma prise de fonction comme Présidente. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres exemples de « grève » du Comité de formation à l'APF – séquelle au long cours des tourments de Bordeaux. Heureusement, Jean-François Daubech, Secrétaire scientifique diligent de notre Conseil, était là, qui me donnait au fur et à mesure les clés pour décrypter la situation.

Cher Henri, que te dire sinon que j'ai beaucoup aimé partager la psychanalyse avec toi. Tu me manques déjà. Tu vas beaucoup nous manquer.

Henri

Valéry Laurand

Henri se méfiait de « la » philosophie. Il y voyait un discours de savoir, peu ouvert à la remise en cause et surtout parfaitement hermétique à la vie des affects, l'un des aspects essentiels de l'humain. Lui avait été ce « petit artisan de quartier », comme il aimait à se présenter, aux prises avec les conflits, les échecs, les ratés, les angoisses, les souffrances, les effondrements, de ses patients, bien loin de « la théorie », rationalisation inutile qui comportait le danger de faire obstacle à une réalité plus prosaïque : les mots sont bordés d'affects qui échouent à se dire. Ce sont ces échecs, ces échouements, parfois ces échouages problématiques, qui font l'essentiel de la vie et les concepts, les idées, n'ont d'intérêt que mis à l'épreuve de la clinique, en leur restituant leur statut, complexe, d'idéaux. Ce dont, pensait-il, la philosophie était bien incapable...

Henri avait parfois des idées bien arrêtées...

C'est pourtant sur fond de philosophie qu'eut lieu notre rencontre. Nous étions en septembre 2011. Travaillant sur l'antique notion de *parrhêsia* (franc-parler, sincérité), je cherchais à inviter, au séminaire annuel que je consacrais à ce thème, des psychanalystes. La règle psychanalytique de dire « tout ce qui vient » me paraissait tout à fait intéressante à propos d'une notion dont l'étymologie renvoyait à un « tout dire » – *pan, rhêma* – qui n'avait rien d'évident : quelle pouvait bien être la signification de ce « tout » ? était-il équivalent au rien de « ne rien cacher » (sens que pourrait attribuer – de manière du reste critique – Platon à la notion) ? Henri accepta d'intervenir, en duo, avec Jean-Baptiste Roux, lors de la première séance du séminaire.

Savait-il alors que nous nous embarquions pour un voyage où *parrhêsia*, psychanalyse, philosophie, théorie, clinique, constitueraient une trame à laquelle s'entremêlerait, comme un fil de chaîne, l'amitié – la *parrhêsia* n'est-elle pas, selon Plutarque, la « langue de l'amitié » ? Sans doute avons-nous commencé à la parler, cette langue, une semaine après cette séance. Les hasards malicieux de la vie avaient contribué à nous placer tous deux dans une situation délicate, où nous dûmes aider à réparer un pneu, dans le parking où j'avais, pensais-je, garé ma voiture. Nous parvînmes à placer la roue de secours, ce qui ne fut pas une mince affaire. Nous errâmes ensuite longuement, très longuement, dans tous les étages du parking, à la recherche d'une voiture qui n'y était pas. Je l'avais garée ailleurs, un ailleurs que nous finîmes par trouver, quelques heures après. Quelque chose s'était noué, qui parlait de cambouis, de recherche, d'absence et d'un ailleurs. Il y eut, de notre rencontre, un commencement et il y eut une origine.

Le séminaire accueillit désormais un nouveau participant, attentif, actif, qui sut si bien imposer sa marque, sa spécificité, son originalité, que l'année d'après nous propositions ensemble un nouveau séminaire, dans le cadre d'un master dédié à l'éthique du soin, qui a duré jusqu'en avril 2021. Le thème en était *Philosophie antique et psychanalyse*.

... Autant dire une sorte de monstre...

Voulait-il garder une sorte de cohérence paradoxale ? Henri refusait, à chaque début d'année, comme à chaque occasion, que je le présente comme « psychanalyste » – il préférait apparaître comme « médecin, membre titulaire de l'Association psychanalytique de France ». « Psychanalyste » il ne l'était plus, disait-il en revendiquant une sorte de définition fonctionnelle de l'homme de l'art : « un psychanalyste n'est psychanalyste que dans son fauteuil, derrière le divan ». Définition qui ouvrait à bien des questionnements... Quel était le statut de la psychanalyse hors divan ? De toute une « théorie » qui pourtant s'exprimait de manière diverse dans tant d'ouvrages, d'articles, d'écrits ? Qu'était-il, lui-même, « ancien psychanalyste », viscéralement attaché à

l'institution et aux idéaux (si si, des idéaux) qui la portent mais désormais éloigné de la clinique qui la nourrit ? Il restait médecin, disait-il, un médecin traversé par une curiosité pour l'humain et son expérience spécifique légitimait une participation qu'il voulait limitée à des apports moins « théoriques » que « méthodologiques », le médecin comprenant les problèmes éthiques que nous rencontrons au sujet du soin, l'« ancien psychanalyste » interrogeant sans cesse ce qui s'y jouait de ressorts cachés. Cohérence dans le paradoxe ou comment déplacer la question de l'identité, professionnelle, personnelle, sur une ligne de crête où la mention de son appartenance à une institution suggérait ce qu'il déniait en le repoussant dans l'« ancien ». Exercice d'équilibre où se jouait ce que fait l'analyse à l'analyste, l'analyse des patients, aussi et surtout son analyse personnelle. Illustration d'un « autrement » qu'il avait déjà abordé : « L'analyse persiste fort heureusement mais autrement, toujours omniprésente, accompagnée d'une curiosité toujours aussi intacte et vive »¹ et dont il pratiquait un aspect, au sein de ce séminaire.

Dans ce jeu de rôles bien orchestré, il me laissait la « théorie ». Une théorie qu'il découvrait assez différente de l'image qu'il s'en était construite. Les écoles philosophiques de la période hellénistique et romaine ont hérité de Platon le souci du questionnement de l'autre, dans le but de le faire accéder à son propre discours (la fameuse « maïeutique ») et son attention constante au rôle et au statut des affects. (Oserais-je citer une des « topiques » bien connue du *Phèdre*² ? Les affects sont moteurs dans la *psychê* et c'est toute la tâche de l'intellect de les manœuvrer, dans une permanente négociation des conflits psychiques.) Au point que ces écoles se sont présentées avant tout comme des soins de l'âme – des *psycho-thérapies*, chacune avec une vision particulière de ces conflits, de leurs résolutions mais aussi une vision de l'homme, de la société et du monde qui soutenaient leurs pratiques. Ce qui intéresse les Stoïciens, les Épicuriens, les Cyniques, les Sceptiques (ceux de la Nouvelle Académie, ceux du néo-pyrrhonisme), c'est d'abord le bonheur, la paix de l'âme et donc de trouver les moyens d'y parvenir et d'en faire profiter d'autres : soigner les tordus, les mal-fichus, les gens de mauvaise qualité que nous sommes tous plus ou moins, en étudier les maux et trouver un chemin thérapeutique par la parole.

Que ce chemin passât aussi par un certain modèle du savoir et par une réflexion sur sa transmission ne devait pas étonner le titulaire d'une institution qui forme des psychanalystes... qu'il passât par une pratique effective de théories qui sans elle n'avaient aucun, strictement aucun sens intéressait Henri. Dans le « cabinet du médecin – *iatreion*³ » d'un Épicète, par exemple, il ne s'agissait pas de réfléchir dans le vide, ni d'apprendre de jolies doctrines mais de se les appliquer, pour ôter tous ces obstacles qui empêchent d'accéder à soi-même : per *via di levare*, non par accumulation vaine de savoirs inutiles.

De fait, aucune de ces écoles ne faisait de « la psychanalyse ». Par-delà le geste thérapeutique d'un soin par l'écoute, il y manquait l'inconscient, il y manquait le transfert, il y manquait la sexualité infantile. Mais ces réflexions anciennes sur les topiques psychiques (quel modèle pour comprendre la vie psychique, ses conflits et ses troubles ?), sur les maladies de l'âme (les passions comme pulsions envahissantes, dérèglements des affects, qu'il s'agissait d'identifier, de comprendre, pour les soigner), sur la sexualité (légitimement traitée comme aspect fondamental de la condition humaine), sur l'amour et l'amitié (lieux particulièrement stratégiques pour la vie psychique mais également pour situer l'action du philosophe-thérapeute) finirent par baliser un terrain de jeu que nous investissions avec jubilation – que d'échos si actuels trouvions-nous dans ces vieux écrits ! Et pourquoi alors ne pas pousser les lignes, et risquer en hypothèse certains rapprochements : la relation avec le sage n'avait-elle pas, *via* la compréhension stoïcienne de l'amitié et des réactions affectives qu'elle peut induire chez le « disciple », quelque chose du transfert (le même type de questions pouvant être posées à l'amitié épicurienne) ? Qu'en est-il de ce que crée cette rencontre thérapeutique, de malentendus, de résistances et de libérations ? Quelle responsabilité, de la part du philosophe-thérapeute, un tel lien imposait-il ?

1. H. Normand, « Dernière séance », *penser/rêver*, n° 22, 2012, 55-61, p. 55.

2. Platon, *Phèdre*, 246b et suivants.

3. Épicète, *Entretiens*, 3, 23, 30.

Les « pré-passions », possibles annonciatrices de symptômes plus douloureux, n'étaient-elles pas définies comme ces mouvements qui confinent au conflit psychique inconscient (*in scis nobis*, écrit Sénèque dans le *De ira*⁴) « d'âmes refusant de se mouvoir » (*ista motus sunt animorum moueri nolentium*⁵) ? Quid de la part d'un « corps » qui, humain, a toujours affaire à l'âme et à ses troubles ? *Quid*, dans l'âme, du rapport entre l'instinct et ces pulsions (*hormai*) qui s'en écartaient et, par cette perversion même, dessinaient le champ de l'humain, de sa condition, de ses échecs et de sa possible réalisation ?

Nous étions loin d'une métaphysique abstraite ou d'une morale vétilleuse qu'Henri aurait pu craindre. Nous abandonnions, dans sa compréhension, les modèles scolaire (étrangement investi par la psychologie actuelle), parénétiq ue (les philosophes antiques comme « directeurs de conscience »), voire ascétique (la philosophie comme « exercice spirituel ») ou esthétique (la philosophie comme sculpture de soi) de la philosophie. Nous optons résolument pour une approche de la philosophie ancienne attentive aux éléments *cliniques* qu'elle pouvait recéler, et nos débats m'en ont montré la fécondité.

Henri n'aimait pas avoir tort. Je le comprends. Ces débats ont parfois été houleux. Les étudiants s'en souviennent... mais ils se souviennent aussi de l'humour d'un homme qui aimait et savait transmettre, parce qu'il savait, *in fine*, ne pas imposer, parce qu'il savait écouter – parfois dans l'après-coup. Il ne transmettait pas de « connaissances », il éclairait par son expérience clinique, par telle ou telle lecture de Freud, des questions qu'il se faisait un plaisir de décaler, parfois jusqu'à tenir des paradoxes... pour le plaisir du paradoxe, quelquefois avec une mauvaise foi digne de son caractère entier. Tant que cela permettait de penser. Penser les textes, penser les situations, se penser. Quitte à avoir tort : cela fait partie des risques de la pensée. Qu'est-ce que l'ex-« petit artisan de quartier » faisait dans un séminaire de philosophie ? Peut-être ce que le titulaire de l'APF avait fait dans la formation des psychanalystes : enseigner les richesses du doute en continuant d'arpenter, riche de son expérience passée de psychanalyste, les terrains fertiles de la métapsychologie.

Dans le mot « théorie », il n'entendait souvent et ce n'était pas le dernier de nos désaccords, qu'un résultat, omettant (ou ne voulant pas entendre ?) qu'une théorie est aussi une construction, même en philosophie, dynamique, un chemin, qui s'élabore à partir de ratées d'une observation attentive. Il n'y a pas de théorie sans recherche. Nous étions nous-mêmes en chemin, sur un chemin, *meth'hod* – nous avons parcouru tant de kilomètres ! C'était sans doute la méthode qui l'intéressait le plus : le cheminement, non l'arrivée, curieux d'observer chaque pas. Lui faisais-je remarquer que la métapsychologie était aussi une théorie, depuis laquelle il observait, qu'il opposait la « clinique », aux sources de la métapsychologie. Mais pourquoi ne pas penser aussi, alors, le stoïcisme, par exemple, comme une métapsychologie ? Un système ordonné, certes, particulièrement cohérent, qui offrait une vision de surplomb de l'homme et du monde, mais tout entier dévolu à l'observation et au soin des troubles des âmes. À ce compte, en quoi la psychanalyse est-elle différente ? Pourquoi n'aurait-elle rien à voir avec la philosophie telle que l'entendaient les anciens ? Ils avaient eux aussi leurs patients. Et les deux discours ont des exigences formelles communes.

Ce chemin que nous parcourions ne traversait évidemment pas que ces controverses. Il serpentait au cœur de l'intime, comme un écho continu de nos pérégrinations nocturnes du parking originel. Philosophie et psychanalyse ont ceci en commun qu'elles se logent partout et transforment le regard. Au-delà d'une recherche, Henri a été l'ami, compagnon sur une portion de mon chemin de vie. Encore une heureuse trouvaille de mes stoïciens : la *polyphilia* – aucune amitié n'est à une autre pareille, parce qu'elle unit deux individus toujours singuliers dans un lien nourri de ces singularités, fait de confiance et d'un attachement qui, parce qu'il ne les méconnaît pas, dépasse les ambivalences. Aimer se dit en plusieurs sens : Henri était cet ami-là, qui m'en a fait découvrir quelques-uns, précieux équipement dans une vie d'homme. Il faudrait commenter la *Lettre 9* de Sénèque à

4. Sénèque, *De ira* II, 1, 1.

5. *Ibid.*, II, 2, 5.

Lucilius, que nous aimions tous deux relire, pour comprendre le sens que, pour moi, revêt sa perte. On a besoin d'amis. Mais nous quittent-ils qu'ils ne nous manquent pas⁶, précisément parce qu'ils ont été des amis. Henri procurait cette liberté de pouvoir continuer sans lui. Ce n'est pas la moindre des qualités que d'éclairer une vie par la présence du souvenir.

6. Le propos, tel quel, aurait sans doute plu à Henri : viril, un brin idéaliste, avec peut-être une once d'illusion à interroger – de fait, Henri me manque, mais ne le répétez pas !

Henri Normand aux sources de l'Achéron

Kostas Nassikas

Lors de ma première participation aux activités scientifiques de l'APF, juste après mon admission à la formation, un des « seniors » de l'Association s'est approché de moi, avec sa crinière blanche et il m'a parlé en grec ! Ma surprise était grande en me sentant ainsi dans un espace familier ; ma double « étrangeté » (origines étrangères par rapport au pays d'accueil et nouveau venu dans une société analytique) perdait ainsi sa froideur par cet accueil chaleureux.

Henri est ainsi devenu un ami. Nous parlions, parfois en grec, de ses innombrables visites des sites grecs ; ses connaissances des références historiques et mythologiques associées à chacun de ces sites m'impressionnaient d'autant plus qu'elles se prolongeaient facilement et questionnaient des notions fondamentales de la métapsychologie freudienne. Il avait visité de nombreux lieux archéologiques avec son minibus VW qui lui permettait de voyager en famille, tout en disposant d'une hôtellerie, dans certains lieux qui ne disposaient pas du moindre hôtel. On a pu ainsi partager nos expériences et impressions des sites connus par chacun de nous, tels qu'Olympie, Delphes, Épidaure, Mycènes, etc., mais il m'a fait découvrir l'existence rebelle de lieux dont je connaissais vaguement le nom.

Le Necromanteion (oracle en convoquant les morts) des sources de l'Achéron en Épire et le Manteion de Dodoni, situé un peu plus au Nord du précédent, étaient ceux qui m'ont le plus impressionné. C'étaient des lieux où la dimension humaine pouvait franchir ses limites en pouvant communiquer avec les morts ou avec les Dieux !

Petit rappel : Le Manteion de Dodoni était connu à la fois pour ses activités cultuelles mais aussi culturelles et sportives. L'activité principale, que son nom indique, était celle d'obtenir une réponse, un oracle de Zeus, aux questions qui lui étaient adressées par les croyants, pour trouver une solution à leurs souffrances, leurs détresses ou angoisses concernant leur avenir. Zeus donnait ces réponses par le bruissement des feuilles du chêne sacré ou par le vol des pigeons qui se posaient sur lui. Ces signes du Dieu étaient, bien entendu, interprétés par les prêtres du sanctuaire. Dodoni était ainsi le lieu de « rencontre », différent de celui des Asclépiades, avec les dieux. Achéron était le fleuve qui coulait et coule encore, en Épire un peu plus au sud de Dodoni. Il était le fils de Hélios (soleil) et de Gaia, marié à la nymphe Orphné et père d'Ascalaphe. Zeus l'avait détourné vers les enfers pour étancher la soif de Titans et les maintenir ainsi à cet endroit ! Ce qui confirmait l'idée que le détournement du fleuve c'étaient les failles qui se trouvaient dans son lit rocheux – calcaire, failles que l'on voit encore aujourd'hui. L'eau du fleuve disparaissait en grande partie dans ces failles et on était convaincu que cette eau formait un autre fleuve souterrain : le fleuve Styx qui marquait le passage vers les Enfers, le monde de morts. Charon régnait en maître sur ce fleuve. C'était lui qui passait avec sa barque les morts d'un côté du fleuve à l'autre, à condition qu'ils aient de quoi payer le passage (on mettait pour cela et on le fait souvent encore aujourd'hui, une pièce de monnaie sur le front du mort au moment de l'enterrement). L'invisibilité du Styx faisait que l'Achéron symbolisait ses fonctions, voire même le lieu où les morts peuvent être convoqués. C'est cela que signale Freud avec sa célèbre phrase mise en couverture de son livre *L'Interprétation des rêves : flectere si nequeo superos Acheronta movebo*.

Un des nombreux étonnements d'Henri concernait le nom que l'on avait donné à ce fleuve : Styx. Ce mot signifie haine en grec ancien ! Était-ce en lien, se demandait-il, avec la haine de la limite à la vie ou avec celle du « passeur » vers la mort ? Il retenait plutôt la première version, la haine de la limite à la vie car elle lui

semblait faire partie du narcissisme ; ce sujet métapsychologique lui a toujours paru insuffisamment développé par Freud et par ses successeurs, même si Béla Grunberger¹ en avait déjà fait l'axe d'une « troisième topique ». Le Necromanteion, qui se situait aux sources de l'Achéron et qui permettait aux vivants de convoquer les morts, avec qui ils souhaitent parler et poser des questions, même à propos de son avenir, par l'intermédiaire des prêtres toujours, était aussi un lieu et une source d'étonnement d'Henri. Il l'avait visité de nombreuses fois, en pensant toujours la métapsychologie du narcissisme, donnant la possibilité de dépasser ou de franchir le deuil. J'ai aussi visité ces lieux, après nos discussions, sans parvenir ni à comprendre le message de Zeus à travers le bruissement de feuilles du chêne sacré ni à faire venir les morts que j'avais convoqués au Necromanteion de l'Achéron ! Je rappelle que cette convocation des morts, faite sur les conseils de Circé, avait été couronnée de succès pour Ulysse qui cherchait son chemin de retour à Ithaque. Il avait ainsi pu faire venir auprès de lui le devin Tirésias qui lui avait indiqué les étapes du retour et même ce qu'il allait faire après son arrivé sur l'île du « nostos » ! Il avait parlé avec sa mère par qui il avait appris qu'elle était morte ! (« Chant XI » de *L'Odyssee*).

Cet arrière-plan de ses liens et interrogations entre mythologie et métapsychologie est à peine perceptible dans ses écrits où la notion du narcissisme est presque partout présente. On le voit pointer son nez dans son article qui essaie de comprendre le génocide des chrétiens d'Orient par des fanatiques musulmans dont le fanatisme mettrait en acte un narcissisme infantile cherchant sa propre immortalité². C'est aussi le sujet du narcissisme qui est questionné quand il approfondi des thèmes plus contemporains comme la sexualité *queer*³, la nouvelle possibilité pour une femme d'avoir un enfant par PMA, donc sans relation sexuelle et sans sexualité⁴, ou, inversement, la possibilité, *via* la contraception, de dissocier la sexualité, qui deviendrait ainsi essentiellement narcissique, de celle qui s'associe à la procréation⁵.

Le thème du narcissisme constitue la dimension centrale qui traverse les trois chapitres du fort intéressant petit et unique livre qu'il a publié : *Les amours d'une mère* ; il y reprend, à sa manière, le thème des trois Parques que Freud avait travaillé à partir de celui de trois coffrets développé par Shakespeare dans *Le marchand de venise*⁶. Freud considère, dans ce texte, les trois figures du destin, les Moires, Clotho (la fileuse du fil de la vie d'une personne), Lachésis (le hasard ou le fortuit dans les lois du destin) et Atropos (celle qui prive la personne de ses tropes, de son élan vital, en provoquant ainsi sa mort) comme les trois représentations de la mère : la génitrice, qui donne la vie, l'amante, choisie inconsciemment à l'image de la mère et la terre-mère qui l'accueille en son sein⁷. Ces représentations lui paraissent semblables à celles d'autres mythologies et même à celles des créations comme celle des Walkyries.

Henri Normand reprend ce fond freudien des représentations de la mère construisant le destin d'un sujet, en le déplaçant dans une réflexion métapsychologique profonde et toujours en lien avec la constitution du narcissisme⁸. La première de ces figures maternelles qu'il aborde est celle de la « mère douloureuse » que les évangiles ont particulièrement mis en évidence. Il retrouve cette figure, sur le plan métapsychologique, dans le « noyau » du moi édifié sur les vestiges des premières identifications à l'imaginaire maternel, ce qui constitue une « soudure tenace entre la mère non-sexuelle et les formes infantiles de son imaginaire ». L'apparition de

1. B. Grunberger, *Le narcissisme essais de psychanalyse*, Payot, 1971.

2. H. Normand, « Actualité du tout puissant », *penser/rêver*, n° 15, 2009.

3. H. Normand, « Courants et contre-courants de la sexualité », *L'Annuel de l'APF*, PUF, 2010.

4. H. Normand, « Je veux un enfant », *penser/rêver*, n° 17, 2010.

5. H. Normand, « Je ne veux pas d'enfant », *penser/rêver*, n° 19, 2011.

6. S. Freud, « Le motif du choix des coffrets », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985.

7. S. Freud, *ibid.*, p. 81.

8. H. Normand, *Les amours d'une mère*, éd. de l'Olivier, 2007.

la douleur lui semble être un signe de l'urgence à élargir l'espace psychique personnel ; une issue pourrait être, à ses yeux, la souffrance.

La deuxième de ces figures maternelles inconscientes et constitutives du narcissisme est celle de la mère glorieuse ; elle est celle qui se trouverait dans le développement du fanatisme des fils. On trouve, dans ce chapitre, des pensées fort intéressantes nous permettant de mieux comprendre le djihadisme dont nous avons vu les conduites sacrificielles et meurtrières ces dernières années. Henri Normand le comprend comme « le fondamentalisme des origines qui refuse toute évolution autre que celle de la mise en conformité à la toute-puissance du désir et de l'imaginaire organisés par la foi. Ce qui est redouté par-dessus tout, c'est le progrès, le progrès de la vie psychique, le progrès de la vie de l'esprit mais surtout le renouvellement du vivant par la pulsion sexuelle et ses destins ».

Il explique ainsi le fonctionnement du fondamentaliste actif comme celui qui s'occupe « de détruire absolument tout lien qui, en dehors de lui et avant lui, occupait la mère et, dans sa toute-puissance, isoler la mère pour se constituer comme l'unique objet de son désir ». Pensant que les masses se constituent sur le primat du matriarcat, il affirme qu'elles se constituent régressivement sur le « meurtre » du père, « meurtre représentant le déni de son pouvoir sur la mère au bénéfice de la seule représentation maternelle, et de la satisfaction narcissique conséquente pour l'individu ». Il finit ce chapitre en constatant que, « la figure qui s'imposerait régressivement au fanatique, dans les trois religions, serait celle d'une mère toute puissante, un Dieu-mère, dont la représentation dénie aux mères leur vie sexuelle. La haine du sexuel a pour contrepartie le bénéfice narcissique de la glorification asexuée qui prive le croyant de l'accès au narcissisme dynamique. Le reconnaître est un moyen de lutter contre une circularité fanatisante ». On voit ici, proposés par Henri Normand, les termes de narcissisme asexué ou mortifère et de narcissisme dynamique intégrant la sexualité, termes qui se rapprochent du « narcissisme trophique » proposé par Lou Andrea Salomé ou du « Narcissisme avec ou sans autre » que j'avais proposé dans un travail sur la sublimation⁹.

Nous trouvons un peu plus de précisions sur ces pensées d'Henri Normand dans le troisième chapitre de son livre à travers la figure de la mère « amoureuse » et surtout dans sa conclusion où il revient à la coexistence, chez une femme, de sa sexualité infantile associée à la figure paternelle et de sa sexualité de femme. Il y affirme, à travers ce parcours, l'existence d'une « topique narcissique » qui serait hors temporalité et plutôt associée à la « respiration du moi » permettant le double mouvement : le repli sur soi et l'ouverture sur l'inconnu. Il pense cette topique narcissique comme la « doublure indispensable à toute vie pulsionnelle ». Elle serait la « garante de la culture, conglomerat de représentations plus ou moins liées, elle subit sans cesse le risque de déliaison au bénéfice de ses constituants. Ses origines dans une sexualité de la nuit des temps lui font courir le risque d'annuler le rôle sexuel de la sexualité et la rabattre vers la sexualité dès lors instinctuelle, auto conservatrice, strictement reproductrice qui fait florès dans tous les intégrismes ».

Son voyage aux « sources de l'Achéron » lui a manifestement permis de voir la présence et le rôle de cette frontière, entre la vie et la mort, à l'intérieur du fonctionnement psychique de chaque être humain ; ce fonctionnement était, sans doute, aux origines de l'imagination du rôle de ce fleuve.

9. K. Nassikas, « Tuer ou sublimer l'autre (tu es où sublimer l'autre) », *Bulletin de la SPP*, n° 76, 2005.

Henri Normand, témoignage

Jacques Lansac-Fatte

Henri Normand n'est plus. Mais je dois me le dire pour le réaliser, tant sa présence reste intacte, à tout moment. Henri Normand était une présence. Pour la raison bien simple que si un lien, aussi ténu ou ponctuel fut-il, s'était établi, vous saviez alors qu'une part de lui-même vous restait réservée. Une part qui ne devait rien aux relations sociales – il avait une sainte horreur des dîners en ville – même si elle pouvait très bien coexister avec elles et tout autant sans elles ou malgré elles ; ni non plus aux relations de travail en tant que telles, qui à l'inverse le passionnaient tant – ce n'était sans doute là aussi que circonstance de rencontres parmi d'autres – mais, si un contact avait eu lieu, il en respectait l'existence et savait en maintenir la trace vivante.

Ce n'est pas tant que sa présence me manque maintenant mais depuis, il ne se passe pas un matin, sans que, écoutant les nouvelles venues du monde, me revienne immédiatement la même pensée, Henri ne va rien en savoir. Et il me faut réaliser alors qu'il est désormais privé de cette vie qu'il a tant aimée : Joséphine Baker au Panthéon ! Une femme libre, d'instinct, aux mille vies, engagée et généreuse... Il aurait tant aimé avoir vu cela.

Henri Normand se levait tôt, il aimait les matins et la vie qui s'annonce, son plein d'énergie. Il disait volontiers qu'il n'était qu'un ours, un homme des bois. Et c'était vrai, Henri Normand était un terrien, un marcheur d'instinct, la forêt et l'océan étaient à sa mesure.

Mais c'est pourtant dans sa ville qu'il est venu s'enraciner. Dans son cabinet d'abord, cet espace clos, coupé du monde et ouvert sur le ciel, son « bois » peut-être à la préservation duquel il prenait grand soin. Mais, l'extrême rigueur qu'il accordait aux exigences de sa pratique allait aussi de pair avec sa volonté de ne jamais s'y laisser enfermer. Il disait toujours, je veux finir plus tôt et année après année il gagnait du terrain. La vitalité de la ville et la liberté de mouvement qu'elle permet lui était une nécessité. Henri était un arpenteur et sa ville était devenue son territoire : vous ne pouviez pas faire un pas en ville avec lui sans que quelqu'un s'approche et l'accoste : « Henri !, Mr. Normand », c'était selon, son buraliste, le Roumain qui vendait ses tapis au porte-à-porte, tout comme quelques figures de la ville. Un bref échange, toujours attentif et chaleureux, en poursuivant à l'évidence d'autres de longue date et chacun poursuivait son chemin.

La singularité de chacun faisait partie de sa vie.

Henri Normand aimait la vie comme elle était. La vie n'est pas facile, on le sait, disait-il souvent. Mais il l'aimait. Celle qu'il avait, celle qu'il avait eue, celle à venir, tout comme celles qui auraient pu être. « S'il est vrai que nous ne pouvons vivre qu'une petite partie de ce qui est en nous, qu'advient-il du reste ? » a écrit un auteur¹. J'ai pu parfois penser que la poursuite de cette question avait été un des moteurs de son existence. Elle était, je crois, au cœur de son investissement dans sa pratique : la diversité et la richesse des potentialités des vies de chacun l'enchantaient. Henri n'était pas enclin à la confiance, la réserve était sa marque, pour sa vie comme pour celle des autres, mais vous sentiez, à l'instar de Joséphine, que mille vies étaient en lui et pour cela il restera dans mon Panthéon.

La diversité de ses intérêts comme la multiplicité des rencontres ne donnaient jamais le sentiment d'une quelconque dispersion, bien au contraire, le sentiment plutôt de poursuivre un chemin propre : un pluralisme

1. P. Mercier, *Train de nuit pour Lisbonne*, « Domaine étranger », 10/18, Maren Sell Éditeurs, 2006.

qui œuvrait comme réveil d'une inclination spéculative qui le conduisait à arpenter de nouveau ce territoire familier, aussi privé qu'universel, qu'était pour lui le champ ouvert de la métapsychologie.

Henri Normand était théoricien dans l'âme. Ou plus exactement, la pensée métapsychologique était chez lui comme une seconde nature : aucun penchant bien sûr du côté de la grille de lecture mais tout à l'inverse une activité de pensée naturelle, aussi intime que nécessaire, se ressaisissant des éléments de sa vie comme de ceux de la vie du monde, qui lui conférait son caractère vital et sa force de conviction. Montaigne était son autre maître.

Une activité rigoureuse, au quotidien, à usage personnel mais qui pourtant au fil des années, revisitant pas à pas les textes fondateurs, s'articulant fréquemment sur l'évolution des pensées religieuses, convoquant volontiers, pour le plaisir, des grandes figures de l'Opéra comme des personnages du théâtre de Feydeau, aura, creusant un même sillon et aux fins de rendre compte des temps les plus obscurs du travail de la cure, élaboré une construction métapsychologique de la topique, exigeante sans doute mais aussi consistante qu'inspirée, qui, partant des prémisses du narcissisme pour aller, suivant le processus de l'identification primaire jusqu'aux développements de sa constitution, prenait racines dans les origines même de l'espèce humaine. Aucune innovation ou surcharge conceptuelle chez lui, tout au plus le terme de topique narcissique et encore, faute de mieux, disait-il.

Aucun ouvrage théorique en tant que tel non plus et il fallait l'occasion de sollicitations pour quelques conférences ou articles de revue pour en découvrir les articulations théoriques et en suivre les différents développements.

Il est vrai qu'Henri ne craignait rien tant que le monoïdéisme et les ouvertures des autres théoriciens le mobilisaient tout autant que ses propres avancées ; sans lui faire perdre pour autant son fil rouge. Un fil constitué à l'évidence par la question de la transmission. « Le transfert en héritage »² a été le titre de son dernier article à visée spécifiquement métapsychologique : la transmission entre deux générations avec tout ce qu'elle implique de déplacement, de mobilisation et de transformation dans le travail de la cure bien sûr mais tout autant aussi dans le processus de formation des psychanalystes.

J'ai toujours eu le sentiment que cette dernière question avait été une des grandes affaires de sa vie, Henri Normand était un formateur.

Je ne veux pas parler, là, de son activité d'analyste, le lieu de la transmission ni de celle de la supervision, sur tout cela jamais un mot de sa part. Je veux parler, ici, de la place particulière qu'il a eue pour la génération qui l'a suivi à Bordeaux. Si le développement du groupe bordelais a sans doute été lié à l'impact qu'avait sa manière d'être, mon sentiment était que la place qu'il y occupait était avant tout celle d'un passeur et que ce qu'il a su transmettre avait son origine dans sa propre formation, gardait partie liée à l'expérience de confrontation au pluralisme de pensée qui avait été la sienne au sein de l'APF.

Celle-ci, commencée tôt en 67, le temps de l'analyse d'abord, c'était l'époque des 5 heures de trajet et des trains de nuit, 4 séances par semaine quasiment 3 jours à Paris, puis viendra le temps des séminaires et des contrôles, enfin sa participation au Comité de formation qu'il considérait tout aussi bien comme partie intégrante de sa formation. Jamais un mot, là non plus, sur ce dont il pouvait être débattu mais on sentait que sa participation aux échanges, toujours rigoureux, engagés, parfois rudes, jamais techniques ou gestionnaires, toujours analytiques quel que soit le sujet, qui étaient les leurs, l'avait marqué durablement et le mobilisait toujours. Sans cela une société cesse d'être analytique, rappelait-il souvent. Cette diversité et ce pluralisme de pensée, « gages ou fruits d'une possible mobilité transférentielle qui est à l'opposé de toute allégeance » écrivait-il dans *Documents & Débats*³, inscrits dans l'histoire de l'APF et qui était l'histoire même de ses pères

2. H. Normand, « Le transfert en héritage », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 24, *Grandeur et solitude du Moi*, 2011.

3. H. Normand, « Texte sur "L'histoire et la formation à l'APF" », *Documents & Débats*, n° 30, mai 88.

fondateurs encore présents alors, a été je crois au fondement de son investissement dans notre Institution et de la valeur qu'il attachait au respect de cette modalité de fonctionnement.

Henri donnait à l'Institution une importance quasi égale à celle de l'analyse personnelle, dans ce long et si particulier processus qu'est la formation des analystes.

« Avant toute chose, l'histoire d'une formation est d'abord le transfert d'une histoire qui deviendra l'histoire d'un transfert ; cet épisode de la formation du candidat doit échapper au contrôle de l'institution : c'est le temps de l'analyse personnelle, puis l'institution est sollicitée comme le lieu où se mobilisera... le transfert de l'histoire d'un transfert : c'est à ce niveau que la société d'analyse se doit de se laisser saisir... c'est aussi le moment où la société investit le candidat... La responsabilité de l'Institut de formation APF l'engage à proposer des lieux où la parole circule dans le mouvement même qui est le sien... et dont un des principaux aspects est la perlaboration du transfert ou des transferts »⁴.

Telle était pour lui l'institution : le lieu du passage de la parole sur le divan à une parole en société, le lieu de la perlaboration du transfert, une expérience analytique à part entière.

Mais si l'institution permet une circulation de la parole dans le partage communautaire de la parole analytique, Henri n'était pas sans savoir aussi, que ce passage du divan à la formation n'est pas sans écueil et que le pluralisme ne suffit pas, à lui seul, à assurer « l'analytique » d'une formation : « Comme celle du transfert la "névrose de formation" existe ; elle tend – elle aussi – à organiser dans la nouvelle scène, les relations, les rôles d'un ancien théâtre ; on souffre, on jouit, on s'en plaint, on résiste, on y tient, on y croit. Le soubassement des idéaux de formation est fait de rage narcissique, de clivage et de projection... La névrose de formation est habitée par le démon de l'identification... »⁵ a écrit Edmundo Gómez Mango. Le transfert dans sa valeur d'acte, peut alors tout autant trouver dans « la vie en société », des voies de réalisation, suivant son versant sociétal, propres à contourner celles de la perlaboration. C'est à ce niveau, je crois, qu'Henri situait l'exigence analytique incombant au Comité de formation.

Il n'était pas sans savoir non plus qu'« Une société analytique ne ressemble à aucun autre groupe, elle est, comme une famille et ce qui tend à y ressembler, une tribu endogamique, un bouillon de culture de névrose »⁶ a écrit J.-B. Pontalis. Mais cet aspect-là de la question, pouvant certes représenter une difficulté, n'en était pas vraiment une pour lui, au contraire : « Oui, l'APF a peut-être un caractère plus incestueux que d'autres sociétés, mais plus analytique aussi ! » disait-il. Il n'était d'ailleurs pas trop favorable à l'ouverture pour la formation à des divans hors APF, cela devait rester une exception.

En somme, au versant sociétal il préférerait le côté bouillon de culture, le terrain même du travail analytique.

Ce long détour, par la place qu'a occupée dans sa vie d'analyste le Comité de formation à Paris, pour en revenir à celle qui était la sienne à Bordeaux, les deux étant restées toujours liées.

À Bordeaux, Henri s'est toujours opposé à toutes formes d'organisation d'un groupe bordelais, en tant que tel, chaque fois que tentatives ou vellétés, d'une façon ou d'une autre, purent se manifester : il y voyait, sous couvert d'exigences organisationnelles, au mieux une autre version du dîner en ville (un propre de la province ?) ou pire, une forme de mainmise dans le champ de la formation des analystes et il n'avait de cesse pour celle-ci, de renvoyer chacun au pluralisme de la « société mère ». Il n'y a jamais eu de groupe bordelais, pas plus que de groupe autour de sa personne.

Sa place à Bordeaux était particulière, en ce sens qu'elle n'était que le fait de liens personnels qu'il avait noués avec beaucoup, APF ou pas d'ailleurs et qui ne pouvaient se définir que d'être marquée de son style : des liens occasionnels ou plus amicaux, attentifs et chaleureux, toujours différenciés, il savait à qui il parlait et qui

4. H. Normand, « Journée des membres », *Documents & Débats*, n° 38, 1992.

5. E. Gómez Mango, « La formation d'une expérience », *Documents & Débats*, n° 30, 1988.

6. J.-B. Pontalis, « Collègues », *Le songe de Monomotapa*, Gallimard, 2009.

trouvaient je crois leur consistance, de l'intérêt qu'il portait à l'exercice de la liberté de chacun. Henri ne se voulait propriétaire de rien ni de personne.

La disponibilité dont il faisait preuve, comme sa fidélité en amitié, allait de pair avec une réserve qu'il gardait sur sa vie ; il ne voulait peser sur quiconque et préservait aussi son indépendance : Henri ne cédait jamais au copinage et ne laissait personne s'emparer de lui – j'espère ne pas l'avoir trop fait ici. C'était, je crois un privilège qu'il réservait un temps, le temps nécessaire, à ses seuls patients.

En toute circonstance, il savait garder son indépendance de pensée et sa liberté de mouvement. Pourtant et ce n'était pas là le moindre de ses paradoxes – Henri portait avec bonheur le paradoxe, la marque du psychanalyste peut-être – ses désaccords ou oppositions n'entamaient pas forcément pour autant, l'intérêt voire l'estime qu'il portait. Mais il ne se laissait jamais enfermer et s'il le fallait il savait assumer une rupture.

Tout cela, je le savais bien mais quand même... Comment tant de présence et de disponibilité pouvait-elle se conjuguer avec une exigence aussi radicale de liberté ? C'était toujours resté pour moi une énigme, attractive certes mais énigme quand même.

Un jour, nous étions à une terrasse de café comme il nous arrivait parfois, nous devisions sur la vie, comment la mener, les choix que l'on fait, que sais-je encore ?

Et d'un coup, Henri m'arrêta – il avait l'art d'aller droit au but quand il jugeait le moment opportun – et comme en écho à nos interrogations, il me dit : « c'était il y a longtemps, nous étions en vacances en Crète, au sortir d'Héraklion, aux portes de la ville, sur les murailles, nous sommes tombés sur la tombe de Nikos Kazantzakis. Sur la stèle était inscrite une épitaphe : "Je n'espère rien – je ne crains rien – je suis libre" ».

Dans mon souvenir, il avait ajouté je crois, « je n'ai rien – je suis libre ».

Je crois que ce jour-là, j'ai compris qui était Henri et pourquoi je l'aimais tant.

C'est là, le souvenir qui m'est revenu pour m'adresser aux siens lors de cette belle cérémonie, musicale, en lisière de forêt que ses enfants avaient su lui réserver, à la hauteur de l'homme et du père qu'il a été.

Hommage à Henri Normand

Jean-Baptiste Roux

Il y a quelques années je promenais ma mélancolie d'automne sur l'Île d'Ithaque. Nous étions le 28 octobre et les flonflons de la fête du village éveillèrent ma curiosité. Tu saurais mieux que personne m'éclairer sur cette manifestation qui illuminait le petit port de Vathy. « Ils fêtent mon anniversaire ! » me répondis-tu sobrement au téléphone. Tu savais t'autoriser quelques facéties.

Tu étais né le jour de la célébration du « Òkhi », le « non » formulé par les Grecs à Mussolini le 28 octobre 1940. Une épiphanie ! Ton chemin épousait amoureusement les méandres des histoires grecques, pudiquement évoqué dans ce rare texte où tu te dévoiles, *Pain grec : un éloge de l'infantile*.

Une revendication d'indépendance, une liberté de pensée, des choix singuliers de résistance contre le sens commun, y compris dans le champ de la psychanalyse, dont tu te plaisais à dire qu'elle devait rester du poil à gratter. Longtemps tu as choisi la Grèce comme terrain de tes investigations, explorations, fouilles archéologiques, apprenant la langue, exigence intellectuelle nécessaire au rapprochement des hommes. Tu défendais l'idée qu'un analyste doit pouvoir faire autre chose que de la psychanalyse dans sa vie.

Souvent nous nous sommes croisés, toi dans ton camping-car, moi sur mon voilier, partageant la passion du nomadisme, jamais apaisés par la découverte d'un lieu, toujours en quête d'une nouvelle étape, d'une autre crique.

Tu parlais cette langue, disais-tu, avec l'accent crétois. Tu m'avais montré l'arbre d'Hippocrate sur l'Île de Kos et je t'avais parlé longuement de la terre d'Ulysse, notre mentor, inventeur du *nostos*, qui nous invitait à aller de l'avant tout en regardant en arrière. Les paradoxes ne nous effrayaient pas.

Quelques années auparavant nous avons été pris d'*afición* et sillonné le sud pour suivre des combats de *toros*. Nous regardions ces spectacles archaïques de lutte sanguinaire avec ferveur et religiosité mais il nous fallait, après ces cérémonies, nous purifier en nous plongeant dans l'océan. Nous nous immergions et sans plus aucune retenue, nous tentions d'abolir toute solution de continuité. Le plus profond de nous, de notre lymphe et de nos humeurs, par les voies circulatoires, sanguines et rénales débouchaient alors dans la mer et se diluait aux cinq océans (l'Océan Atlantique, l'Océan Indien, l'Océan Pacifique, l'Océan Antarctique et l'Océan glacial Arctique). Ces cinq océans se retrouvaient par le même périple en nous et, peut-être, à ces moments-là, justement nommés d'incontinence, ni eux ni nous n'existions plus (au sens où il n'y avait plus de contenu propre).

Nous évoquions alors Thérèse d'Avila, qui de ses extases, constatait : « Pour le croire, il faut l'avoir éprouvé. »

Il y eut aussi la musique, les virées pour aller écouter une interprétation de la *Messe en si*, des passions et autres offrandes musicales de J.-S. Bach. Tu étais aussi musicien et, *Quaerendo invenietis*, tu appréciais les énigmes du cantor de Leipzig. Tu savais résonner.

Bien avant j'étais venu en quête d'un psychanalyste te rencontrer à ton cabinet. Tu avais décliné et m'avais rappelé peu après pour déjeuner ensemble. Tu préférerais être mon ami que mon analyste. Bien nous en a pris !

Mais peut-être les plus grands voyages, les faisons-nous immobiles, en tête à tête ou en nous promenant. Tu connaissais les vertus de l'école péripatéticienne d'Aristote. Ah, tu m'as bien fait marcher ! Nous échangeons nos rêves, souvenirs d'enfance et questions que, à la manière de Bouvard et Pécuchet, nous croyions essentielles.

Trente-huit ans nous nous sommes vus chaque semaine – même en temps de confinement – pour déjeuner ensemble. Nous étions devenus fidèles.

Et puis tu es parti, après ton séjour d'un peu plus de quatre-vingts ans sur terre.

Je pense à la mer Méditerranée que tu aimais tant.

Sais-tu que les phénomènes de circulation d'eau qui se déroulent dans le détroit de Gibraltar sont régis par deux principes : la conservation du volume d'eau en Méditerranée et la conservation de la quantité de sel qui s'y trouve ? En évaluant à 38 000 km³, le flux pénétrant par Gibraltar et à 200 km³, celui en provenance du Bosphore (d'après les données du Musée océanographique de Monaco), le temps de renouvellement de notre mer est d'un peu plus de quatre-vingts ans.

Le temps de ta vie pour renouveler l'eau de la mer Méditerranée.

Les grandes transformations parfois demeurent invisibles.

Hommage à Henri Normand

Marc Delorme

La première fois que j'ai rencontré Henri Normand dans son cabinet de psychanalyste, j'ai été instantanément saisi par la force de sa présence à la fois calme et solide, par son écoute ouverte et attentive qui inspirait la confiance et le désir d'aller plus loin. D'emblée s'est imposée à moi l'évidence qu'il devait être mon analyste, lui et personne d'autre...

Ce n'était pas si simple, il était peu disponible... Mais bientôt les séances se mirent en place et l'analyse commença. Il avait son cabinet au 4^e étage sans ascenseur, c'était à chaque fois une sorte de décollage, puis de redescente plus ou moins périlleuse des étages, suivie de la traversée d'un long couloir donnant sur la rue et vers la vie... on y croisait des têtes connues ou inconnues, des collègues, parfois des amis. Il y avait un café en face de son immeuble, où l'on pouvait faire une halte, réfléchir, écrire quelques notes... la dame du café, sur place depuis des années, savait que tous ces gens allaient « voir un monsieur, qui est quelqu'un de très bien, paraît-t-il... ! »

Outre le cheminement personnel tout à fait essentiel qu'il m'a amené à réaliser, je voudrais revenir sur certains aspects de sa façon de pratiquer l'analyse et du style de son écoute.

J'ai toujours ressenti de sa part un engagement considérable, qui n'empêchait nullement un humour très présent mais qui laissait penser qu'il se passait à cet instant quelque chose de très important qui devait être pris au sérieux, en toute responsabilité. Une responsabilité que je dirais « partagée » en ce sens où non seulement il accordait une grande importance à sa propre responsabilité dans la cure mais il amenait son patient – c'est-à-dire moi mais je pense que je n'étais pas le seul – à se saisir du contenu de la séance, quel qu'il soit d'ailleurs, en le considérant toujours comme du « matériel analytique », disait-il. « *La responsabilité du transfert est indissociable du transfert de responsabilité...* », écrit-il dans son texte : « La responsabilité de l'analyste »¹.

Cette position contre-transférentielle à laquelle je m'identifiais avec mes patients, m'a beaucoup aidé dans mon activité clinique, notamment avec les adolescents difficiles auxquels j'étais confronté.

Il invitait à aller plus loin, à dépasser la simple apparence, à se saisir librement de sa pensée : « *Ce qui vient...* », disait-il... Cette dimension de liberté était je crois essentielle à sa conception et à sa pratique, ainsi qu'il l'indique dans son article « Dernière séance »² : « *La reprise de l'activité imposait dans les meilleurs délais et dans une certaine forme d'urgence, la nécessité pour la partie inconsciente du moi de retrouver ses privi-lèges, quand le retour des patients à leur rendez-vous exigeait de leur laisser toute liberté pour déployer leurs investissements transférentiels.* » Oui c'est peut-être cela qui faisait mon admiration pour lui, le fait que sa façon d'être analyste amenait à se sentir libre en sa présence et finalement un peu plus libre avec soi-même.

Une des premières choses que j'avais remarquée était qu'il avait des cheveux blancs comme mon grand-père, détail qui m'avait paru sans importance. Pourtant, au fur et à mesure de l'avancement du « *chantier analytique* » (ce mot était le sien), j'ai dû me rendre à l'évidence que ce n'était pas si neutre, il s'agissait de mon grand-père maternel et c'est bien après la fin des séances que je me suis rendu compte de l'importance qu'avait pour lui cette configuration (père de la mère, mère, fils de la mère) dans ses conceptions théoriques développées notamment dans : *Les amours d'une mère*³. Après coup je me suis toujours demandé à quel point je lui avais

1. H. Normand, « La responsabilité de l'analyste », *Documents & Débats*, n° 36, 1991.

2. H. Normand, « Dernière séance », *penser/rêver*, n° 22, *Portraits d'un psychanalyste ordinaire*, Éditions de l'Olivier, automne 2012.

3. H. Normand, *Les amours d'une mère*, Collection « penser/rêver », Éditions de l'Olivier, 2007.

vraiment dit ce lien que j'avais fait, si je lui avais dit suffisamment et si j'étais vraiment certain de lui avoir dit assez clairement... je ne savais plus vraiment, pourtant c'était bien évident... mais un doute s'installait en moi en cherchant à penser ces effets étranges de circulation du transfert et de l'oubli.

Un jour où je lui faisais part de mon inquiétude qu'un retard totalement inhabituel de sa part m'avait fait craindre qu'il n'ait été agressé par un type louche que j'avais croisé dans l'escalier, il partit d'un grand éclat de rire, bientôt communicatif, sur ce quiproquo... non sans y réfléchir ensemble de façon approfondie par la suite.

Je mesurais alors à quel point il incarnait une conception vivante du transfert en personne, à la fois proche mais avec le recul nécessaire et une hauteur de vue qui le mettait en mesure d'accueillir tout ce qui pouvait se présenter à lui, en le soumettant « *au travail de l'analyse* »...

Puis est venu le temps tel qu'il le concevait et le soutenait de « *l'analyse sans l'analyste* » c'est-à-dire de la poursuite de l'analyse au-delà des séances sous diverses formes et notamment celle de la formation à l'APF. Les rencontres étaient alors très différentes, en groupe, en séminaires où se confirmaient pour moi la sagacité, la clarté et la profondeur de ses interventions. Les rapports n'étaient plus les mêmes, nous partagions des points de vue, des questions, des situations diverses, des moments informels, toujours en lien avec l'analyse où il a manifesté pour moi comme pour d'autres, une grande disponibilité et un soutien toujours stimulant. Henri suscitait l'enthousiasme et l'énergie, mon admiration ne put qu'être renforcée quand j'entendis un jour Michel Gribinski s'écrier dès la fin de la conférence remarquable d'Henri aux entretiens de l'APF sur le thème Courants sexuels⁴ : « Henri, je savais bien qu'à l'instar de Winnicott et de Bion, tu étais l'égal des plus grands... ! »

Malgré son retrait des activités cliniques et institutionnelles, il restait très concerné par les activités analytiques, notamment à Bordeaux. J'envisageais de poursuivre le travail avec lui, de l'interroger et de le faire parler sur ses écrits, ses positions théoriques sur la « topique », sur le narcissisme, le religieux, la sexualité et le « genre inquiet »... l'annonce de sa mort a été un choc violent pour moi, à vrai dire difficile à croire.

Comment concevoir qu'une telle qualité d'être puisse disparaître... ?

Henri aimait le soleil et la lumière, il les incarnait pleinement et les diffusait avec une générosité qui continue de nous irradier.

4. H. Normand, « Courants et contre-courants de la sexualité », *Annuel de l'APF 2010*, PUF.

Henri Conscience

Jean-Philippe Dubois

C'est le nom d'un écrivain belge d'expression néerlandaise du XIX^e siècle, qui savait raconter la vie des gens ordinaires...

C'est souvent sous ce nom que j'envisageais Henri Normand dans un tour de passe-passe identificatoire. Je lui en avais parlé et lui avais même donné un petit ouvrage de cet Henri Conscience, trouvé chez un bouquiniste : *Le gentilhomme pauvre*. Il en apprécia l'intitulé autant que le nom de l'auteur, comme si l'ensemble avait pu constituer pour lui-même une forme de désignation ou de qualification dont il aurait accepté l'énoncé. On en riait à l'occasion, lors de nos promenades dominicales régulières... toujours après « le Bach du dimanche », l'émission sur France Musique qu'il ne voulait rater sous aucun prétexte. Il avait une passion pour Bach, si on peut le dire ainsi... Et pensait qu'une écoute musicale ou analytique bien tempérée, supposait une attention égale en suspens, qu'on ne pouvait assimiler à de la neutralité d'affect, à se prendre trop au sérieux et encore moins à rester indifférent...

Pour ces promenades, nous nous sollicitions alternativement par téléphone, indépendamment du temps qu'il pouvait faire, « Tu prendrais l'air ce matin ? », « Je quitte la maison dans 5 ou 10 minutes... » Du coup, le jeu devenait pour moi de deviner et repérer de très loin, la perspective du boulevard étant très ouverte ces matins-là, le panache blanc de sa chevelure, puis sa démarche alerte et sa silhouette élégante, toujours bien mise et avenante. Nos itinéraires n'étaient jamais les mêmes. Tout avait l'air de marcher avec nous : les rues, les maisons, les jardins, les autres passants et les événements convoqués par l'un ou par l'autre. Les intérêts restaient vifs et partagés...

Henri fut toujours pour moi, selon plusieurs incidences, un interlocuteur essentiel et une conscience analytique avec qui j'aimais échanger, autour de certaines expériences de vie ou de travail, pour mettre à l'épreuve le fruit de certaines de nos investigations. Ces dialogues, jamais austères, m'étaient toujours utiles... et me donnaient toujours de l'énergie pour continuer à travailler...

Toujours un peu en quête de nos histoires identificatoires, il nous arrivait aussi de partager des souvenirs d'enfance, comme des écoliers qui jouent ou négocient leurs transactions de billes dans des cours de récréations (agates, marbres, loupes, en terre, en métal ou en verre, de tailles diverses jusqu'au berlon... selon les appellations de nos époques). Ce n'était plus de l'analyse mais de l'amitié, même si celle-ci s'apparente parfois à ce qui advient transférentiellement dans les cures. Dans les deux configurations, on ne se confie en tout cas qu'à celui en qui on a placé sa confiance et on n'écoute que celui qu'on peut croire sur parole. Entre nous la pleine confiance était tout à fait assurée. La cure est un travail et l'amitié une relation, où la confiance est une donnée mutuelle indispensable. Lui n'y était pas un meneur mais un promeneur, solidaire plus que solitaire. Plus proche en cela de Robert Walser avec Carl Seelig¹ que de Jean-Jacques Rousseau monologuant. Il était donc une vraie personne avec qui on pouvait déambuler, associer et deviser... prendre le temps de refaire le monde et sa pensée.

Pour en revenir au patronyme, après le côté nom, un épisode concerna aussi le côté prénom : lors d'un de nos derniers parcours improvisés, nous avons vu gravé ce prénom sur une échoppe, dans un secteur du quartier Saint-Augustin que nous n'avions pas encore exploré. Il s'était alors rappelé d'un moment de sa petite enfance, où, amené dans une église, il avait remarqué l'inscription au-dessus du personnage à moitié nu et comme

1. C. Seelig, *Promenades avec Robert Walser*, Éditions Rivages, 1989 pour la traduction française.

accroché sur la croix formée par les poutres. Il apprenait alors tout juste à lire et avait imaginé qu'il s'agissait d'une version de son propre prénom... et n'avait alors pas osé en parler à qui que ce soit. Drôle d'inscription que cet INRI, acronyme avant la lettre, à une époque où les acronymes n'étaient pas encore à la mode, surtout, comme c'est l'usage aujourd'hui, pour se donner des airs de « savants mystères ». La phrase avait été en fait suggérée par le préfet de Judée Ponce Pilate pour se moquer dans le même temps du prophète, de ceux qui avaient voulu sa peau et du motif même de la condamnation². Avoir voulu être le roi de la judéité, tel était le motif qui pouvait paraître dérisoire à un préfet peu convaincu par l'importance du procès et de la condamnation. Peut-être était-ce cette ambiguïté et le sort de ce supposé « homonyme » qui avaient provoqué, bien après coup, l'intérêt d'Henri pour les approches interprétatives des religions impliquées dans cette histoire.

Enfant en tout cas, il se souvenait très bien avoir d'abord pensé à cet INRI comme à une énigme, peut-être celle de l'homme placé en dessous de l'inscription. Un Juif donc mais aussi un des premiers penseurs de la question de l'incarnation (« ceci est mon corps »), de l'importance de l'enfance et de différentes propositions quant à l'éthique des relations humaines et des façons de prendre soin... Autant de formulations et d'incidences qui peuvent parler encore aujourd'hui à un psychanalyste, sans qu'il soit nécessaire de devoir adhérer à une prescription morale préétablie par une religion ou par une autre.

Quoi qu'il en soit, tout cela pouvait nous amuser autant que ça nous intéressait, autour de questions d'enfance, de transfert et d'identifications (version analytique de l'incarnation ?). Autant d'outils aux principes même de la discipline à laquelle nous avons eu recours pour nous-mêmes et qui n'avait jamais cessé de nous travailler.

Je lui parle encore souvent, essayant de deviner ce qu'il pourrait bien malicieusement répondre à telle ou telle de mes propositions, interrogations ou hypothèses... Il se trouve qu'il « réside » maintenant dans un cimetière situé non loin de ce que furent les lieux de nos promenades. C'est un peu là pour moi un espace psychique, comme ces rêves pour certaines tribus nomades où il est possible de consulter les ancêtres disparus, pour mieux décider, par exemple, si c'est bien le moment pour le groupe de changer de lieu de vie...

2. INRI, « *Iesus Nazarenus, Rex Iudaeorum* », soit : « Jésus de Nazareth Roi des Judéens ».

Merci Henri

Marita Wasser

Relisant ces lignes écrites sur le vif de l'annonce de la mort d'Henri Normand, j'ai décidé, pour Documents & Débats, de ne pas modifier cette évocation lue lors de la cérémonie

C'est à vous que je m'adresse aujourd'hui pour vous dire une dernière fois merci.

Bien après mon analyse terminée, quand l'APF nous a permis de nous côtoyer pour boire un café ou discuter d'un livre, je ne vous quittais pas sans vous dire « merci ». Comment dire cette dernière fois, la gratitude ? Non pas la dette, mais la gratitude. Merci pour la liberté que vous m'avez transmise, liberté soutenue par une rigueur qui n'a jamais été de la rigidité. La liberté vers laquelle vous ne poussiez pas ; vous la laissiez entrevoir dans votre manière de nous écouter et d'écouter le monde. Vous avez incarné la profonde liberté de permettre, véritablement, de dire ce qui nous vient.

Vous aviez la rigueur d'une pensée vivante, mouvante, sans doctrine, sans idéologie, sans communautarisme. Celle qui maintient en éveil le désir d'ailleurs, d'une autre langue, de la différence, d'une nouvelle scène toujours à saisir : plus loin, plus profond, ne pas avoir peur de ces profondeurs...

Vous aviez cette liberté qui permet de vivre et de penser la passion transférentielle, celle par laquelle la psychanalyse a débuté entre Freud et Fliess, pour la transformer en désir de vivre et en désir d'aimer. « L'APF est une question pulsionnelle » m'avez-vous dit un jour sous la Porte des juifs, comme vous appeliez avec humour la Porte Dijéaux, à Bordeaux.

Merci pour la générosité de votre transmission, la transmission d'encore et toujours laisser la pensée et les rêves mener notre vie, la transmission de l'idée que la pensée est action, celle qui commence par l'ouverture infinie de ces premiers mots que j'ai entendus de vous : « Je vous écoute... »

Vous m'aviez dit, quand les peines de la vie se faisaient sentir, que vous aimiez l'écrivain grec Nikos Kazantzákis. Et que vous pensiez toujours à cette phrase de lui : « Je n'espère rien, je ne crains rien, je suis libre ». Cette phrase, vous auriez pu l'écrire. Merci aussi pour ça, Henri.

Lettre à Henri Normand

Éric Jaïs

Il est bien tard ce soir pour vous écrire toutes les pensées que je souhaitais partager avec vous. Je vous avais rencontré, sans savoir qui vous étiez, lorsque étudiant en quatrième année de médecine, j'avais choisi d'aller en stage dans un service de médecine interne orienté vers la psychosomatique. Ma décision faisait suite aux cours de psychologie médicale que donnaient le chef de service, le Professeur François Moreau, qui m'avait fait découvrir l'ouvrage de Michael Balint à l'usage des médecins *Le médecin, son malade et la maladie*.

Un jour par semaine, ou peut-être moins, un psychiatre aux cheveux blancs venait dans le service pour participer, avec tous les médecins, du Professeur au plus jeune externe, à une réunion où nous parlions de nos rencontres avec les patients hospitalisés.

Un toxicomane, venu sans doute pour un sevrage, avait retenu notre attention. Il expliquait avec beaucoup d'assurance son usage et les effets des produits toxiques, comment allait se dérouler son hospitalisation... Sans aucun doute, il avait tout à nous apprendre sur sa maladie et son traitement. Le savoir, que nous pensions être le premier attribut du médecin, n'était apparemment pas de notre côté !

Comment écouter et soigner quelqu'un qui semble déjà tout connaître ? Nous étions un jour un petit groupe d'étudiants... et l'un de nous posa cette question à Henri Normand. Il ne nous répondit pas, comme Charcot à Freud, « La théorie c'est bon mais ça n'empêche pas d'exister. » Sa réponse ne fut pas moins énigmatique : « *Faut-il faire l'expérience personnelle de la schizophrénie pour écouter un schizophrène ?* » Pour tenter de trouver la réponse à cette question, je choisis pour le semestre suivant d'aller en stage en psychiatrie.

Bien des années plus tard, lors d'un tête-à-tête avec Henri Normand, je voulus partager avec lui ce souvenir ancien. D'un geste de main évasif, pas moins énigmatique, dont il était coutumier et qui reste pour moi associé à son image, il me fit signe que mon souvenir, s'il avait participé à la construction de mon histoire personnelle, n'était pas le sien.

Son message a continué à faire son chemin : écouter, soigner, ce n'est pas nécessairement tout savoir ni tout connaître.

Et aujourd'hui, je ne suis même plus sûr de vous en avoir parlé.

Merci Henri pour cette exigence de liberté.

Hommage

Paul Martino

Bonjour... c'est dans un temps de grande douleur ce départ prématuré de celui qui fut surtout pour moi un si grand ami. Nous nous sommes connus lors de mon retour d'Afrique en 1969, le hasard ayant fait que je venais d'installer maison et cabinet à environ cent mètres de sa propre installation d'alors. Anne, mon épouse, devint la marraine de Charles, jumeau de Paul... qui, hélas, ne survivra pas... Amitié forte, riche, irremplaçable, qui nous accompagna et nous soutint dans nos parcours personnels et familiaux avec le même bonheur. Je joins ma propre tristesse à celle de tous ceux qui l'ont tant aimé.

Hommage

Marianne Baudin

Ainsi, une des figures de l'APF a encore tenté de s'évanouir. Celle d'Henri Normand auprès de celles de Jean-Claude Lavie, de Raoul Moury...

C'est au groupe d'accueil que je fis la rencontre d'Henri Normand. Avec Lucille Durrmeyer, ils formaient un « duo » quasi *parental*, aux allures et aux propos prudents, bienveillants et stimulants. La chevelure blanche et le sourire d'Henri Normand ajoutaient sans conteste à mon impression d'entrer dans une aire étrangère en étant accompagnée d'un porteur de lumière. C'était il y a longtemps déjà. Ensuite, n'ayant plus avec lui de contact direct, je suivais sa pensée dans ses livres, j'admirais sa contribution essentielle à l'APF, notamment dans son engagement à la revue *penser/rêver*. Puis un jour, je revis, éclatante son image : une photo de lui prise par Mélanie Gribinski, le montre assis sur une balustrade à colonnes, dans une lumière blanche. Seul son costume est sombre magnifiant le contraste entre les pierres de l'architecture et lui, vivant, rêveur. Mélanie Gribinski lui ayant demandé de commenter sa photo, il livra ceci : « *Cette mutité de l'image peut entraîner le transfert dans une impasse dont la photo deviendrait le représentant, comme butée idéalisante : la photo-écran en quelque sorte. Il convient de la disloquer et de la détruire pour faire vivre la cure, pour ouvrir un espace et inaugurer le transfert à partir de l'image. L'analyste en début de cure invite assurément à l'iconoclastie !* » Cette parole aujourd'hui résonne au point que l'on peut se demander si l'analyste débutant qui rencontre une figure aussi lumineuse que celle d'Henri Normand, ne peut jamais parvenir tout à fait à en déconstruire, sinon en détruire, l'image. Il me laisse avec cette question... mais il me semble que (pour moi en tout cas) : non une telle figure ne s'évanouit pas.

Non, deux noms !!

Hervé Rehby

Il s'appelait Henri Normand. On l'appelait ainsi. Et moi aussi.

Comment dire la difficulté de se nommer, quand on a pris l'habitude d'être nommé par les siens, par les autres par les autres, surtout ? Quand on s'est glissé, par la force du silence sépulcral de l'état civil, dans le nom qui désormais nous colle à la peau, qui en devient une peau supplémentaire, une enveloppe cellophane.

Mais, à l'heure des bilans, comment dire ce lien si particulier qui nous a attachés pendant vingt-huit années ? En cherchant dans mes souvenirs, qui aujourd'hui se bousculent, je discerne quelques traces de cette indicibilité, les éléments partiels de ce qui constituera, chemin faisant, la spécificité de cette relation.

Henri Normand n'a pas été mon psychanalyste. Il ne me l'a jamais proposé et moi jamais sollicité.

Il se plaisait à dire que la mutualité de nos échanges empêchait toute démarche analytique classique. À moins de considérer la réciprocité des dires et des écoutes alternés comme une forme alternative ou alterne et à bascule d'un exercice analytique.

Ce qui émerge de cette longue amitié me semble plus que jamais lié à la question juive.

Peut-être suis-je en train de parler de mon propre ressenti, d'amplifier, d'exagérer ce qui était accessoire dans notre relation ? Mais non, depuis notre première rencontre, l'ombre portée du judaïsme ou de la judéité, comme il nous plaira de le dire, ne cessa d'habiter nos débats au centre Yavné de Bordeaux, nos marches hebdomadaires au Parc bordelais, nos interminables soirées au coin du feu, chez lui ou chez moi.

Très tôt, il me raconta ses années d'internat à Niort, chez les jésuites. J'entendis alors sa souffrance d'être privé de lecture de *La Bible* par son directeur de conscience. « De quoi avait-il peur, me disait-il ? Que nous découvrions quelque secret inavouable ? Que nous perdriions la foi ? » Non, j'en suis persuadé après tout ce temps, il ne voulait pas avoir à répondre de ou à la « question juive ».

Ainsi s'est probablement forgée la vocation d'un sondeur des esprits, d'un interprète des rêves, bien décidé à lever l'interdit de lire *L'Ancien Testament* et *Les Évangiles*, à lever l'anathème sur la lecture tout court. Son attachement à l'expérience juive était lié à cette illusion, qui se matérialisait parfois, que les Juifs avaient le droit de lire. Plus encore ! Qu'ils savaient lire et donc interpréter. Depuis le collège de Niort, Henri avait lui aussi appris à lire, sans besoin d'être juif. Quelle évidence !

Lors d'un colloque sur Edmond Jabès, organisé dans les dépendances de l'église dominicaine Saint-Paul, au centre de Bordeaux, Henri me prit par le bras et me conduisit dans l'église. Au-dessus de l'autel, comme suspendue entre ciel et terre, une inscription en hébreu qu'Henri me demanda de lire. Aucun doute il s'agissait du tétragramme, le YHWH, l'ineffable Yahvé, comme l'écrivent encore les Juifs. Il me dit son trouble devant la trace hébraïque du judaïsme dans une église, sans que personne n'y fasse jamais référence ou même interrogation. Je me permis de lui rappeler que le tétragramme hébraïque s'était mué en un acrostiche, inscrit sur la croix de Jésus, le INRI – *Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum*. Une substitution, qui pour certains d'entre nous, n'était qu'une autre manière symbolique d'acter l'accomplissement de la messianité de Jésus. Alors, comme dans un rebours nostalgique, Henri me confia que ses condisciples de Niort l'appelaient INRI, en se moquant bien sûr de l'homophonie Henri/INRI mais aussi en raillant celui qui portait donc le nom de Roi des Juifs.

Un prénom, vous dis-je ! Et quel prénom !

Cette question du nom ne cessera de l'intéresser et peut-être de revenir comme une question, la question ultime. Que laissons-nous derrière nous, sinon notre nom. Quand tout sera oublié, accompli et parachevé, il ne restera que le nom, en épitaphe sur la pierre tombale, ou en *titulus* d'un livre ou d'une photographie.

Pour le taquiner, je pris l'habitude de l'appeler Nordman. Nous avions découvert en parcourant les listes de noms des victimes de la Shoah, que « quelques Juifs » du nom de Nordman avaient payé de leur vie, le fait de s'appeler ainsi. La distance d'avec ses presque homonymes n'était pas plus épaisse que la mobilité de la lettre « d » dans son propre nom. Il me dit un jour : « Tu vois, pour un “d” plus ou moins bien placé, j'aurais sauvé ma peau. Mais tout compte fait, j'en suis pas si sûr. » Les nazis avaient de la ressource et n'auraient pleuré une erreur de nom. Un nom, Normand déformé en Nordman, pour endosser une identité fraternelle, compassionnelle. Quel voyage dans l'univers des jeux de lettres/l'être, cher au Midrash juif.

Un 4 novembre pluvieux et venteux à Bordeaux. J'organisais un débat autour de la mort d'Itzhak Rabin, dont c'était l'anniversaire de l'assassinat. J'expliquais alors que la mort de Rabin ne sonnerait pas le glas des espoirs de paix avec les Palestiniens. J'y croyais alors. D'ailleurs j'y crois encore. Outre les raisons objectives et les considérations géopolitiques qui allaient dans ce sens, j'ajoutais que le prénom même de Rabin était une invitation à ne pas se décourager. Itzhak en hébreu – en français Isaac – ne signifiait-il pas « il (se) rira, il se moquera » ? Le prénom de l'ironie hébraïque par excellence, héritée du patriarche Itzhak, fils d'Abraham. Lui qui, dans sa cécité, mi-réelle mi-feinte, se moquait de la réalité et acceptait volontiers qu'on rit de lui, comme le feront ses enfant jumeaux Jacob et Ésaü, mais aussi sa propre femme Rebecca.

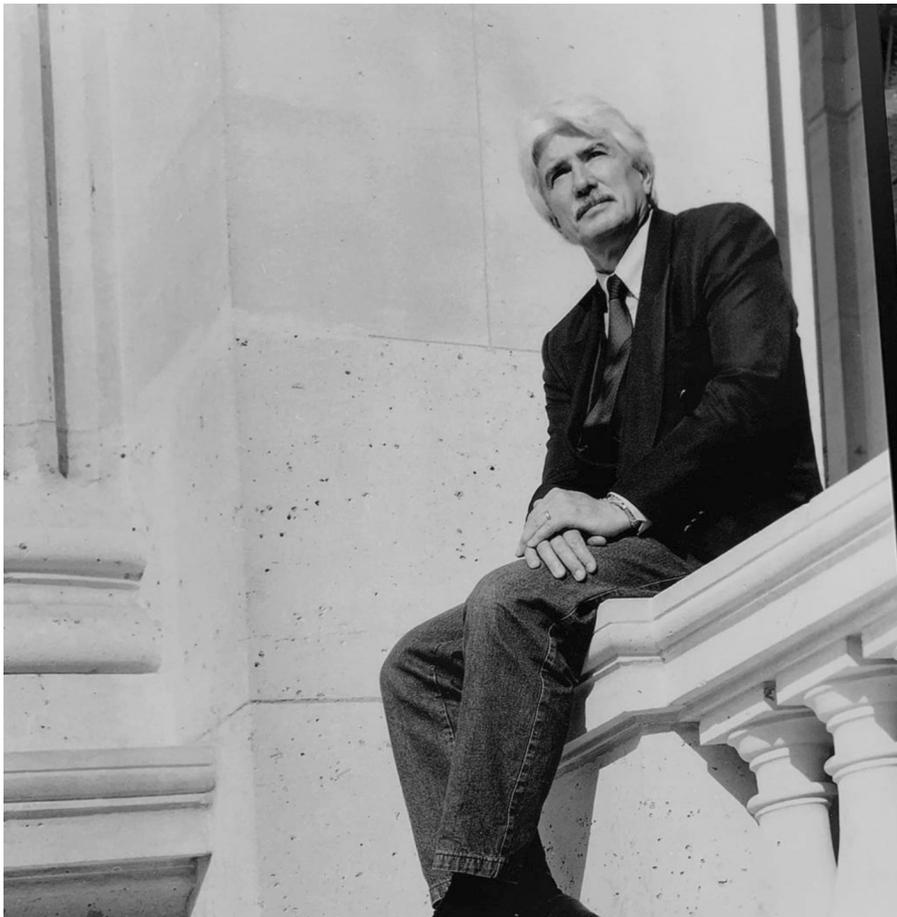
En mourant sous les balles de son assassin, Rabin affirmait plus fort que jamais, que les balles et la mort qu'elles entraînent ne peuvent rien contre Itzhak, celui qui rit, qui ironise et se moque de perdre la vie, si le processus inéluctable de la paix est définitivement enclenché. Une autre façon de comprendre la crucifixion de Jésus, qui ne s'appelait pas Itzhak mais sera toujours INRI. Où le rire est présent à jamais, dans l'ouïe française à tout le moins.

Mon ami Henri me déclara au sortir de cette soirée : « Je voudrais qu'une fois, une seule fois tu m'appelles Itzhak Nordman. L'envers juif de Henri Normand. Celui qui me pousse à questionner le monde, à rechercher l'enfoui, la raison qui échappe à la raison et qui trouve sa consolation dans le rire et l'ironie. » Ce que je fis volontiers et en riant, bien sûr. C'est aujourd'hui achevé.

Un prénom, deux prénoms. Un nom, deux noms. Non de non !!

So long Henri

Brigitte Hüe-Pillette



En hommage à Henri Normand

Il m'avait dit un jour : « Nous faisons un métier très bizarre » et comme je le regardais sans comprendre ce qu'il voulait dire, il précisa : « peut-être que notre métier nous rend bizarres », comme si cette explication devait achever de me convaincre.

Henri avait l'art de tenir certains propos énigmatiques qui me plongeaient dans un abîme de perplexité.

Une autre fois il m'avait dit : « vous ne comprenez pas » et je me disais que c'était une chance parce que c'est comme cela qu'on apprend. Dans ma tête je lui rétorquais qu'il n'y avait peut-être pas grand-chose à comprendre, je le regardais à nouveau, incrédule et nous éclatâmes de rire.

C'est sans doute ce qui le caractérisait à mes yeux, ce rire et cette capacité à rire tout en étant très sérieux. Il était beau et comme tous les gens beaux, il exerçait un charme sur ceux, dont j'étais, qui le regardaient en ne voyant qu'elle. La beauté peut être un fardeau pour celui qui souffre d'être réduit à cette seule dimension.

Il était bien plus, une présence discrète, constante, exigeante, accordant de l'importance à des détails qui m'échappaient et dont, souvent, nous avons ri ensemble !

Il fut mon premier contrôleur et il me dit qu'il fallait que sa durée n'excède pas trois années. Nous avons fait un contrôle rigoureux, de trois années, au bout desquelles nous avons présenté notre travail.

Il fut ensuite un mentor, lumineux, que je voyais peu mais dont je connaissais « la garde rapprochée », ses amis et collègues devenus des amis.

Il était curieux des religions, des croyances, des hommes, des mères, de nous aussi.

Nous avons partagé, avec humour, une incompréhension de certains lieux, notions, formes, comme les maternités, trop aseptisées et trop roses, à son goût. Pourquoi tant de rose, m'avait-il demandé en souriant. Il est parti trop tôt, pour travailler sur le « trop généré » du rose des maternités !

Il est de toute façon, parti trop tôt, pour nous tous.

Il est resté sur certaines positions institutionnelles, rigoureuses et très fermes : « pas de groupe bordelais ! »

Il était ainsi, courageux, obstiné, lumineux dans ses positions, attentif à nous, présent aux autres, vigilant à son travail, très investi dans la transmission de la psychanalyse.

Henri nous soutenait dans chacune de nos tentatives, il était proche et distant, courtois et loyal, présent et discret. Je garde de lui une photo, celle du portrait réalisé par Mélanie Gribinski, sur les marches du grand théâtre. Et qui présidait à son inhumation. Il regarde au loin... vers un ailleurs que nous partageons avec lui...

Adieu Henri, tu restes dans nos cœurs et nos esprits, ta clairvoyance et ta constante sollicitude nous accompagnent et marqueront les analystes de l'APF de Bordeaux qui ont la grande chance de t'avoir connu.

***Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Dominique SUCHET
Vice-Présidents Patrick MEROT – Miguel de AZAMBUJA
Secrétaire général Jean-Michel LÉVY
Secrétaire scientifique François HARTMANN
Trésorière Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ
Président sortant Claude BARAZER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire : François HARTMANN
Laurence KAHN, Philippe QUÉMÉRÉ
Sarah CONTOU TERQUEM, Marc DELORME, Cécile MARCANDELLA.

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de LA GORCE, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.
Directeur de la publication Dominique SUCHET

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Miguel de AZAMBUJA avec
Joanne ANDRÉ, Éric FLAME, Benoît VERDON, Marita WASSER.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Vladimir MARINOV
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Leopoldo BLEGER
Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Laurence KAHN, Sylvie de LATTRE,
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Philippe VALON.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire : Françoise LAURENT
Membres ex officio : Dominique SUCHET, François HARTMANN
Membre représentant du Collège des Titulaires : Jean-H. GUÉGAN
Isabelle CAHINGT, Maria MARCELLIN, Cristina LINDENMEYER, François ROYER.

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL –
Guy ROSOLATO – Daniel WIDLÖCHER

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	06 61 50 06 27
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger – 75003 Paris	06 38 21 70 10
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur – 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V – 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	06 86 97 14 11
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 – 10627 Berlin – Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	06 81 58 20 20
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	06 26 63 16 87
Dr Nicole OURY	26, cours Eugénie – 69003 Lyon	06 26 63 16 87
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	06 78 78 65 24
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon – 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	51, rue Dareau – 75014 Paris	06 80 26 80 90
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo – 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat – Imm. Lux – Allée B – 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais – 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Hervé BALONDRAGE	17, rue Vergniaud – 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d’Ainay – 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau – 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli – 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Isabelle CAHINGT	18, rue des Pontonniers – 67000 Strasbourg	06 63 66 79 68
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre – 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron – 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Marc DELORME	160, rue Pasteur – 33200 Bordeaux	05 56 24 35 03
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité – 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus – 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République – 75011 Paris	06 84 08 37 79
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban – 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	06 12 23 43 13
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre – 75017 Paris	01 42 26 63 72
Dr Frédéric MISSENARD	18, boulevard Arago – 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts – 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	00 44 20 7622 0226
Mme Elaine PATTY	217, rue du faubourg Saint-Honoré – 75008 Paris	06 07 21 65 07
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal – 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Martin RECA	28, boulevard Bonne Nouvelle – 75010 Paris	01 48 00 83 86
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l’Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	Grand-Rue 40 Montreux VD – Suisse	00 41 79 937 88 11
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté – 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	9, boulevard Bourdon – 75004 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide – 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23
Pr Mi-Kyung YI	17, rue de Vintimille – 75009 Paris	06 76 83 10 34

MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat – 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars – 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Pr Françoise COUCHARD	61, av. du Roule 92200 – Neuilly-sur-Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal – 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d'Or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé – 75015 Paris	01 45 31 89 26
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*

